LES

MARIAGES D'AMOUR

COMÉDIE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Impérial de l'Odéon
le 1er septembre 1860

PARIS. — IMPRIMERIE DE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS, 46
(Ancienne maison Dondey-Dupré.)

LES

MARIAGES D'AMOUR

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN PROSE

PAR

ERNEST DUBREUIL






PARIS

J. BARBRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

12, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12

1860

PERSONNAGES

GEORGES REGNARD.	MM. TISSERANT.
HENRI REGNARD.	MARCK.
MONNIQUET.	KIME.
NARCISSE BIANCHON.	RIGA.
VANNIER.	HARVILLE.
OCTAVE DALVILLE.	BRIZARD.
BAPTISTIN.	ROGER.
MAITRE DENIZOT.	FRÉVILLE.
UN DOMESTIQUE.	SCIPION.
MADAME VANNIER.	Mmes RAMELLI.
MADAME MONNIQUET.	BEUZEVILLE.
MARGUERITE.	BRINDEAU.
GENEVIÈVE.	MOSÉ.

La scène est à Paris, de nos jours.

S'adresser, pour la mise en scène détaillée, à M. POULET, à l'Odéon.

A MON PÈRE, A MA MÈRE

PRÉFACE

S'il est pour un jeune écrivain obscur une dette sacrée, c'est certainement celle qu'il contracte envers un directeur, assez généreux et assez confiant pour accueillir son œuvre, envers des artistes assez dévoués pour prêter à son inexpérience le concours de leur talent.

Cette dette, je viens la payer.

Je viens remercier M. de la Rounat, qui, tout entier à la mission qui lui a été confiée, ne se laisse pas épouvanter par cette terreur qui accompagne toujours l'inconnu; qui sait que l'Odéon doit être un théâtre ouvert à tout ce qui commence, à tout ce qui a foi dans son avenir, à tout ce qui travaille, et qui tend une main si loyale et si franche à la jeune génération littéraire. Il n'ignore pas que le directeur du second Théâtre français doit regarder, non pas en arrière, mais en avant. Il cherche, et, quand il a trouvé, il n'est sorte d'encouragements, de bons conseils, d'avis précieux qu'il ne donne au jeune poëte qui est venu à lui le cœur plein d'illusions, l'esprit plein de rêves. C'est là une noble manière de comprendre son devoir, et personne plus que M. de la Rounat ne mérite à cet égard la reconnaissance de nous tous.

Je remercie aussi M. Tisserant, qui, non content de m'avoir le premier encouragé dans ma voie, a voulu achever encore ce qu'il avait si bien commencé, en appuyant ma tentative de son magnifique talent si plein d'autorité, si sympathique. Il a fait du rôle de Georges une création charmante. Il a été tour à tour plein de cœur, de dignité et de noblesse, et les applaudissements qu'il a recueillis ont dû lui prouver dans quelle estime le tiennent la presse et le public. Je ne saurais aussi lui savoir trop gré de ses observations si justes et si bienveillantes. Doué d'une nature d'élite, il voit merveilleusement les choses de théâtre, et son coup d'œil si sûr ne laisse rien échapper qui puisse compromettre la réussite de l'ouvrage. M. Tisserant est donc pour les jeunes auteurs un guide précieux, et, ce qui vaut encore mieux, un bon et véritable ami.

M. Kime s'est montré, dans le personnage de Monniquet, d'un comique excellent. Il a su faire rire sans cesser d'être jamais de bon goût, et il a joué sa scène du troisième acte en grand comédien.

La scène est difficile, et M. Kime s'en est merveilleusement tiré. Il pleure de vraies larmes.

M. Marck, élégant et distingué dans la première partie de la pièce,

s'est montré chaleureux et passionné au quatrième acte et au cinquième. C'est un jeune comédien d'avenir.

Merci à MM. Harville, Riga et Brizard, qui ont apporté dans l'exécution de rôles secondaires des qualités sérieuses et beaucoup de bonne volonté.

Quant à mademoiselle Ramelli, je ne sais comment lui exprimer mon admiration. Elle a su faire de la belle-mère qui vole son gendre et qui joue à la Bourse un type étrange et saisissant. A force d'art et de talent, elle a atténué les côtés ingrats et odieux du personnage. Elle ne fait pas horreur, elle fait frémir. Elle a joué ce rôle avec un tact infini et une grande mesure. Froide, astucieuse, acérée au quatrième acte, elle a un vrai désespoir au cinquième, et quand elle pleure sur sa fille qui va la quitter, on se sent tout près de pleurer avec elle C'est avec bonheur que je le constate ici : mademoiselle Ramelli s'est élevée, par cette création, au rang des premières comédiennes de Paris.

Madame Beuzeville n'a qu'une scène, mais elle la joue avec infiniment d'esprit.

Madame Brindeau ne se contente pas d'être très-jolie; tour à tour aimante et résignée, puis luttant avec énergie contre sa mère, dont les manœuvres l'indignent, elle a su faire preuve de toutes les qualités d'une excellente jeune première : elle a la sensibilité, la tendresse et l'émotion vraie.

La grâce souriante, la gaieté de cette comédie, c'est mademoiselle Mosé. Elle est chaste, elle est naïve, elle est honnête. Elle a su répandre sur le personnage de Geneviève comme une teinte de douce mélancolie, qui ajoute au charme. Enfin, si

« Tout Paris pour Rodrigue a les yeux de Chimène, »

toute la salle a pour Geneviève les yeux de Georges Regnard.

Je suis aussi bien reconnaissant à M. Pierron pour les soins et le zèle qu'il a apportés à la mise en scène de mon ouvrage, et je n'ai qu'un regret, c'est que ses délicates et importantes fonctions l'empêchent de se faire applaudir au théâtre autant que nous le voudrions et qu'il le mérite

Merci donc encore une fois à M. de la Rounat et à ces bons et braves artistes qui ont si vaillamment combattu pour moi !

Ernest Dubreuil.

Paris, 15 septembre 1860.

LES
MARIAGES D'AMOUR

ACTE PREMIER

Un atelier. — A gauche, quelques tableaux, un chevalet. — A droite, une fenêtre donnant sur la rue.

(Au lever du rideau, Georges, placé devant son chevalet, achève un tableau ; Henri est accoudé à la fenêtre.)

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, HENRI.

GEORGES.

Henri ! Henri !

HENRI.

Eh bien?

GEORGES.

Que diable fais-tu là?

HENRI.

Je regarde.

GEORGES.

Quel temps fait-il?

HENRI.

Il pleut à verse.

GEORGES.

Merci. (Un instant de silence.) Henri !

HENRI, avec impatience.

Eh ! pour Dieu ! finis ton tableau et laisse-moi tranquille.

GEORGES.

Ah çà! il doit se passer quelque chose de bien intéressant dans la rue de Vaugirard, pour que depuis une demi-heure tu restes ainsi planté devant cette fenêtre; il faut que je voie aussi...

HENRI, fermant brusquement la fenêtre.

Non, c'est inutile, ne te dérange pas. Voyons ton tableau.

(Il s'approche de Georges.)

GEORGES.

Hein? qu'en pensez-vous, monsieur Purgon?

HENRI.

Ça ne vient pas mal. Quel est donc ce monsieur, au fond, qui a l'air si bête?

GEORGES.

Et qui joue de la flûte?

HENRI.

Oui.

GEORGES.

C'est Énée.

HENRI.

Bah! Et cette dame en tunique abricot?

GEORGES.

L'infortunée Didon.

HENRI.

Ah çà! tu es fou, je pense, de gâter un tableau, qui est fort joli de couleur et de composition, par la présence de deux types aussi vulgaires.

GEORGES.

Ce n'est pas un tableau de fantaisie, mon cher frère, c'est un tableau de famille. Ce couple te représente les époux Monniquet.

HENRI.

Monniquet!

GEORGES.

Eh! oui, le vrai, le seul Monniquet, celui que nous connaissons, l'oncle de notre camarade Narcisse Bianchon.

HENRI.

Ah! ah! j'y suis!

GEORGES.

Grâce à la haute protection de Narcisse, j'ai obtenu de cet ancien fabricant de bonnets à poil la commande d'un tableau pour son salon.

HENRI.

Combien?

GEORGES.

Deux cents francs. Il voulait un sujet d'histoire romaine. Je lui ai proposé Énée aux pieds de Didon. Il a trouvé l'idée admirable et il a accepté, à la condition que je le peindrais sous les traits d'Énée et que je représenterais madame son épouse sous les traits de la reine de Carthage.

HENRI.

L'imbécile! Mais pourquoi diable Énée joue-t-il de la flûte?

GEORGES.

On n'a jamais pu savoir. Tout ce que je puis dire, c'est que c'est encore une idée de Monniquet.

HENRI.

Pauvre cher frère! avec ton talent, te condamner à de pareilles pauvretés! Supporter de semblables outrages, toi!...

GEORGES, en souriant.

Il faut bien vivre! Pour vingt francs de plus je lui aurais fait jouer du violon.

HENRI.

Ah! tiens, c'est affreux! Et si je pensais que cette existence dût se prolonger ainsi longtemps, j'aimerais mieux...

GEORGES.

Mourir, n'est-ce pas?

HENRI.

Je souffre tant! Je ne suis point comme toi une âme fortement trempée; cette vie de privations, de luttes incessantes, d'espoirs renaissants et toujours déçus, cette vie me fatigue. Je suis las, et j'aspire au repos.

GEORGES.

Henri, travailler et attendre, voilà la sagesse.

HENRI.

Et n'ai-je pas travaillé? n'ai-je pas attendu?

GEORGES.

Tu n'as que vingt-six ans.

HENRI.

Qu'importe! ne vois-je pas autour de moi, de moi, pauvre, inconnu, sans autres amis que toi et Narcisse, sans protection, ne vois-je pas toutes les portes se fermer? Tant qu'il s'est agi de remporter une victoire par un concours, j'ai travaillé et j'ai triomphé. Mais une fois reçu médecin, une fois seul dans ma route, j'ai attendu, j'attends encore, et, comme sœur Anne, je ne vois rien venir.

GEORGES.

Et moi, suis-je sur un lit de roses? Je donne des leçons à trente sous le cachet, je fais le portrait de la famille Monniquet. J'ai mis à ma porte une enseigne : Monsieur Georges Regnard, peintre; portraits à vingt-cinq francs, ressemblance garantie. Et cependant, j'ai dix ans de plus que toi, je suis grand prix de Rome et, ma parole d'honneur, comme tu le disais tout à l'heure, je crois que j'ai du talent. Patience, jeune homme, patience!

HENRI.

Je suis à bout de forces.

GEORGES, se levant.

Mais, en vérité, tu es insensé, et il faut que je te moralise un peu. Tu te plains? de quoi? Tu es jeune, intelligent, tu as reçu une belle et bonne éducation. Tu as la santé, tu as près de toi un frère qui partout et toujours te tendra la main, prêt à partager tes peines ou tes joies. Que te manque-t-il et qu'as-tu à reprocher à la Providence? Rien. Et cependant, chaque soir, en t'endormant, au lieu de dire le cœur plein de reconnaissance : — Mon Dieu, je vous remercie de la jeunesse, de la santé, de l'intelligence que vous m'avez données, de la sainte amitié que vous avez placée près de moi, de ce pain quotidien

dont jusqu'à ce jour vous ne m'avez pas laissé manquer,— tu t'écries : « Mon Dieu, faites-moi donc la grâce de m'envoyer demain cinquante mille livres de rente ! »

HENRI.

Georges !

GEORGES.

La voilà, votre plaie, jeunes gens. Voilà ton crime, Henri. Tu rougis de ta pauvreté, quand tu devrais la bénir. Tu souffres de n'avoir pas une voiture pour y promener ta jeunesse affaiblie et ta paresse dorée; tu regardes d'un œil d'envie ces pâles jeunes gens qui passent, traînant à leurs bras d'impures courtisanes, et qui osent poser sur le front de leurs mères ou de leurs sœurs ces mêmes lèvres qui ont touché les lèvres des Phrynés. Tu n'as pas leurs beaux habits, mais ils n'ont pas ton cœur; tu n'as pas leurs chambres capitonnées et leur lit moelleux, mais ils n'ont pas ton sommeil pur et tranquille. Ils vivent par les sens, tu vis par la pensée. La richesse ! la richesse !... Ah ! tu partages l'erreur commune, mon pauvre Henri. Tu crois que l'argent suffit à tout et qu'il donne tout. Non, il y a encore des gens qui comptent pour quelque chose l'honneur et la probité. Travaille, ami, accomplis avec courage la tâche de chaque jour, et quant à ta pauvreté, que tu méprises et qui te pèse, remercies-en le ciel, Henri : la pauvreté, c'est la nourrice des grands hommes.

HENRI.

Crois-tu donc que jamais je puisse faillir?

GEORGES.

Non, parbleu ! tu es un trop honnête garçon pour jamais déshonorer le nom de ton père; mais tu es une âme assez faible pour sacrifier au bien-être que donne la fortune l'avenir et les pures jouissances que donne le travail. Voilà ce qui m'effraye.

HENRI.

Georges, tu es cruel !

GEORGES, en riant.

Bah ! toi qui es médecin, tu sais bien que quand on veut guérir un malade, on lui fait avaler des pilules. Viens m'embrasser.

HENRI, *se jetant dans ses bras.*

Ah! mon cher Georges, que je t'aime!

GEORGES.

Et moi donc! Allons, c'est convenu, tu tâcheras de te corriger, tu travailleras, et dans vingt ans : bonjour, Dupuytren!

HENRI.

Que tu es bon de me soutenir, de m'encourager ainsi!

GEORGES.

Bah! ça m'amuse... Dis donc, si nous parlions un peu maintenant de la rue de Vaugirard, hein?

HENRI, *vivement.*

De la rue de.....

GEORGES.

Il y a donc quelque chose? Allons, conte-moi ça?

HENRI.

Tu ne savais donc pas?...

GEORGES.

Si, si, je sais tout. Mais ça ne fait rien, conte tout de même.

HENRI.

Voilà... je suis amoureux.

GEORGES.

De la rue de Vaugirard?

HENRI.

D'une adorable jeune fille, qui demeure en face, au second.

GEORGES.

C'est une grisette

HENRI.

C'est la fille d'un riche courtier d'affaires.

GEORGES.

Ah!

HENRI.

Oui! Elle s'appelle Marguerite.

GEORGES.

Marguerite qui?

HENRI.

Marguerite Vannier.

GEORGES.

Diable! ta police est bien faite.

HENRI.

Parbleu! c'est Bianchon qui va aux informations.

GEORGES.

Honnête Bianchon! Tu aimes cette jeune fille?

HENRI.

Oui.

GEORGES.

Et tu voulais mourir?

HENRI.

Je suis fou, mon bon Georges.

GEORGES.

Enfin, à quoi te conduira cet enfantillage? Tu ne veux pas séduire cette enfant, n'est-ce pas?

HENRI.

Oh! Georges!

GEORGES.

Tu n'espères pas l'épouser?

HENRI.

Pourquoi non? En travaillant, comme tu le disais toi-même, on arrive.

GEORGES.

Travaille donc et épouse-la si on veut de toi. Mais cependant j'aimerais mieux que tu restasses garçon. Du reste, nous avons le temps d'y penser.

HENRI, *joyeusement.*

Ainsi, monsieur mon frère, vous consentiriez?...

GEORGES.

A tout ce qui te rendra heureux et te fera honorable.

HENRI.

Oh! merci, merci! Tiens, maintenant je me sens mieux. J'ai de la force, du courage, il me semble que je remuerais un monde!... Si seulement j'avais un pauvre petit malade de rien du tout!

GEORGES.

Ça viendra.

HENRI.

Espérons! Dis donc, Georges, je vais au collége de France; dans une heure je serai de retour.

GEORGES.

Va.

HENRI.

Adieu, Georges.

GEORGES.

Adieu, Henri; moi, je vais finir le nez de monsieur Monniquet. (Henri serre la main de Georges, prend quelques cahiers sous le bras et remonte vers le fond. Georges s'est remis à son chevalet. On entend deux coups frappés à la porte.) Tiens, on frappe; vois donc qui c'est?

(Henri va ouvrir la porte. Entre Geneviève : costume extrêmement simple, mais très-propre.)

SCÈNE II

GEORGES, HENRI, GENEVIÈVE.

HENRI.

C'est une dame.

GEORGES.

Fais-la entrer

HENRI, à Geneviève, qui n'ose avancer.

Veuillez donc vous donner la peine d'entrer, madame ou mademoiselle.

GENEVIÈVE, d'une voix tremblante.

Mademoiselle. Je vous demande bien pardon de vous déranger, messieurs. Monsieur Georges Regnard, le peintre?

GEORGES.

C'est moi, mademoiselle. Veuillez vous asseoir, je vous prie.

(Il présente une chaise à Geneviève, qui s'assied timidement.)

HENRI, bas, à Georges.

Elle est charmante. Ah! mauvais sujet! Faudra-t-il revenir, hein?

GEORGES.

Fou que tu es!

HENRI.

Adieu, frère. (Saluant Geneviève.) Mademoiselle...

(Il sort.)

SCÈNE III

GEORGES, GENEVIÈVE.

GEORGES.

Maintenant, me voici à vos ordres. Que puis-je faire pour vous être agréable?

GENEVIÈVE.

Vous êtes peintre, monsieur?

GEORGES.

Oui, mademoiselle.

GENEVIÈVE.

Pour de vrai?

GEORGES, souriant.

Mais, sans doute..... pour le bon motif. Est-ce que je serais assez heureux pour être connu de vous?

GENEVIÈVE.

C'est le hasard, monsieur, qui m'amène ici. En passant rue de Vaugirard, j'ai vu votre enseigne: Portraits à vingt-cinq francs.

GEORGES.

Ressemblance garantie.

GENEVIÈVE.

Comme je ne suis qu'une pauvre ouvrière et que ma bourse n'est pas bien grosse, le prix m'a tenté; j'ai demandé au portier et je suis montée, voilà tout.

GEORGES.

Ainsi, vous désireriez votre portrait?

GENEVIÈVE.

Oui, monsieur. Ça sera-t-il bien long?

GEORGES.

Cela dépend de vous, mademoiselle.

GENEVIÈVE.

C'est que je suis un peu pressée.

GEORGES.

Combien de fois par semaine pouvez-vous venir poser?

GENEVIÈVE.

Mais tous les jours je prendrai une heure sur mon travail, et le soir je regagnerai cela.

GEORGES.

A merveille. Et quand commençons-nous?

GENEVIÈVE.

Quand vous voudrez.

GEORGES.

Aujourd'hui, alors?

GENEVIÈVE.

Volontiers. J'ai demandé congé de la demi-journée.

GEORGES.

Très-bien. Alors, commençons.

(Il va chercher une toile neuve qu'il met sur le chevalet et prend sa palette et ses pinceaux.)

GENEVIÈVE.

Comment faut-il me poser?

GEORGES.

Comme vous êtes... tout naturellement.

GENEVIÈVE.

Est-ce bien ainsi?

GEORGES.

Très-bien. La tête un peu plus tournée de mon côté... là...

Et maintenant, pour que le temps vous paraisse moins long, voulez-vous que nous causions?

GENEVIÈVE.

Mais je n'oserai pas, monsieur.

GEORGES, *gaiement.*

Bah! je vous fais donc peur?

GENEVIÈVE.

Oh! non, monsieur; mais c'est que vous devez être savant, et moi, mon éducation a été bien négligée. Oh! cependant je sais un peu d'arithmétique et d'histoire.

GEORGES.

Voyez-vous ça!

GENEVIÈVE.

Dans notre état, du reste, on n'en demande pas tant.

GEORGES.

Que faites-vous donc, mademoiselle?

GENEVIÈVE.

De la broderie, des cols et des manchettes. Je monte des robes.

GEORGES.

A quelle heure commence votre journée?

GENEVIÈVE.

A sept heures du matin en été, à huit en hiver.

GEORGES.

Et vous finissez?

GENEVIÈVE.

A neuf heures du soir; mais quelquefois, quand l'ouvrage presse, on veille jusqu'à minuit.

GEORGES.

Et combien gagnez-vous?

GENEVIÈVE.

De trente-cinq à quarante sous par jour.

GEORGES, levant la tête et la regardant avec compassion.

Pauvre enfant!

GENEVIÈVE.

Ah! c'est bien fatigant, allez, monsieur, surtout pour les yeux!

GEORGES.

Mais avec un si faible gain, comment faites-vous? Oh! mais pardon, mademoiselle, j'oubliais que je n'ai pas le droit...

GENEVIÈVE.

Oh! ne vous gênez pas, monsieur: les questions et les réponses, ça fait passer le temps.

GEORGES, à part.

Est-elle gentille! Une naïveté! un charme! Et dire que tout cela appartient peut-être à quelque imbécile. Ah! allons, bon! je viens de casser mon crayon.

GENEVIÈVE.

Eh bien, monsieur, vous ne me parlez plus? Vous ne me demandez plus rien?

GEORGES.

C'est que vraiment je ne sais si je dois...

GENEVIÈVE.

Pourquoi pas? D'ailleurs vous ne voudriez pas vous moquer d'une pauvre fille.

GEORGES.

Mais vous ne me connaissez pas.

GENEVIÈVE.

Oh! vous avez l'air si bon!

GEORGES.

Vous trouvez? Eh bien, mais alors, puisque nous devons nous voir pendant quelques jours, voulez-vous que nous soyons un peu amis?

GENEVIÈVE.

Oh! je veux bien

GEORGES.

Vraiment!

GENEVIÈVE.

Vraiment.

GEORGES.

C'est entendu. Vous êtes charmante, mademoiselle, et bien des femmes, je vous assure, envieraient votre grâce et votre simplicité.

GENEVIÈVE.

Oh! monsieur!

GEORGES.

Vrai! Nous voilà donc amis. Mais vous savez qu'entre bons amis, la confiance doit être réciproque; or, vous connaissez mon nom et j'ignore le vôtre. Cela n'est pas juste. Comment vous appelez-vous?

GENEVIÈVE.

Geneviève.

GEORGES.

Geneviève? tout simplement?

GENEVIÈVE.

Oui, monsieur, mais on m'a surnommée Chantelilas.

GEORGES.

Oh! l'adorable nom! il respire l'amour et les premières brises du printemps. Mais ce n'est pas là un nom de famille?

GENEVIÈVE, avec tristesse.

Hélas! monsieur, je n'ai pas de famille.

GEORGES.

Ah!

GENEVIÈVE.

Je suis orpheline.

GEORGES.

Et depuis longtemps?

GENEVIÈVE.

Depuis mon enfance. J'ai été élevée à l'hospice.

GEORGES, à part.

Ah! mon pauvre Henri, si tu entendais cela! (Haut.) Il vous a fallu bien du courage pour supporter cette existence?

GENEVIÈVE.

Oh! je n'étais pas seule.

GEORGES, à part.

Aïe, aïe, aïe! nous y voilà; celui auquel on destine le portrait.

GENEVIÈVE.

Comment aurais-je fait, pauvre enfant abandonnée, pour vivre au milieu de ce monde si méchant et si trompeur? Dans mon malheur, Dieu a eu pitié de moi, et il m'a envoyé un de ses anges.

GEORGES, à part.

Un ange avec des moustaches!

GENEVIÈVE.

Mon histoire vous ennuie peut-être, monsieur?

GEORGES, avec un peu de froideur.

Du tout, du tout, mon enfant, au contraire. Tournez-vous donc un peu à droite.

GENEVIÈVE.

J'étais un jour à jouer avec mes petites compagnes, c'était au commencement du printemps; moi, qui d'ordinaire étais rêveuse et triste, je me sentais ce jour-là d'une gaieté inaccoutumée; il me semblait qu'il devait m'arriver quelque grand bonheur.

GEORGES.

Quel âge aviez-vous alors?

GENEVIÈVE.

Dix ans, monsieur; je jouais donc bien tranquillement dans le jardin, quand une sœur vint à moi, me disant que la supérieure m'attendait au parloir. A ces mots, je me mis à trembler. La bonne sœur me rassura, ajoutant que la supérieure n'avait pas le visage menaçant. J'arrivai au parloir et j'y trouvai la sœur Rosalie. Elle n'était pas seule: il y avait avec elle un monsieur âgé et une dame. « Mon enfant, me dit la supérieure en m'embrassant, voilà deux pieuses et charitables personnes auxquelles Dieu a refusé le bonheur d'avoir un enfant, monsieur et madame Desjardins. » Je fis gauchement la révérence.

« Elle est charmante,» dit madame Desjardins. Ah ! dame ! monsieur le peintre, il y a dix ans de cela. « Ces personnes, reprit sœur Rosalie, ont eu la pensée chrétienne de venir nous demander une de nos pauvres orphelines, de l'élever et de lui faire connaître les douces joies de la famille. J'ai pensé à vous, mon enfant; voulez-vous accepter cette nouvelle position que le ciel vous envoie? » A ces mots, je me mis à pleurer. « Vous quitter, lui dis-je, vous qui avez toujours été si bonne pour moi ! Quitter mes compagnes, les seules amies que j'aie au monde !... Non, ma bonne mère, non ! je ne vous quitterai pas. — Vous voyez, dit-elle à madame Desjardins, je ne vous avais pas trompée sur son cœur. » Enfin, que vous dirai-je? Après bien des hésitations, les instances de sœur Rosalie et l'air bienveillant et affectueux de madame Desjardins me décidèrent; j'acceptai. Je vécus jusqu'à l'âge de quatorze ans, aussi heureuse qu'on peut le souhaiter, dans ma famille d'adoption; mais, malheureusement, à cette époque mon bienfaiteur mourut, après avoir perdu sa petite fortune. Il fallait vivre : je quittai la pension, me mis à apprendre la broderie, et maintenant je gagne ma vie et ne suis à charge à personne.

GEORGES.

C'est bien, ce que vous avez fait là; mais enfin, mademoiselle, ce nom singulier de Chantelilas?

GENEVIÈVE.

Me fut donné à la pension; avant, on m'appelait seulement Geneviève. Figurez-vous que je chantais toute la journée. J'avais le plus beau répertoire de rondes qui se pût voir. Comme avec cela j'aimais beaucoup les fleurs, et surtout le lilas, qui était ma fleur favorite, une de mes amies, la meilleure, mademoiselle Marguerite Vannier, (Mouvement de Georges) m'appela un jour en riant la petite Chantelilas; tout le monde trouva le nom joli, et je le gardai.

GEORGES.

Vous avez bien raison. Il est charmant, ce nom, et il vous va si bien ! Mais, dites-moi, cette demoiselle Marguerite Vannier...

GENEVIÈVE.

Je ne l'ai plus jamais revue. La connaîtriez-vous, monsieur?

GEORGES.

Pas personnellement, mais je sais qu'elle est ma voisine.

GENEVIÈVE.

Est-il possible?

GEORGES.

Elle demeure avec ses parents en face.

GENEVIÈVE.

Vrai? Oh! quel bonheur! Eh bien, à mon premier jour de liberté, j'irai la voir. Oh! elle n'était pas fière, celle-là! Pourvu qu'elle ne soit pas changée! Enfin, nous verrons. (Se levant et s'approchant de Georges.) Est-ce qu'on peut regarder?

GEORGES.

Certainement.

GENEVIÈVE.

Oh! que c'est gentil! et que madame Desjardins va être contente!

GEORGES, vivement.

C'est à elle que vous destinez ce portrait?

GENEVIÈVE.

Mais, sans doute. C'est une surprise pour sa fête, avec mes petites économies.

GEORGES.

Ah! tant mieux!

GENEVIÈVE.

Comment! tant mieux? Pourquoi cela?

GEORGES, se reprenant.

Pour rien, j'avais cru...

GENEVIÈVE.

Que c'était pour...

GEORGES.

Oui.

GENEVIÈVE.

Oh! je n'ai pas d'amoureux!

GEORGES.

Vraiment?

GENEVIÈVE.

Mon Dieu non, je suis trop pauvre... Qui pourrait jamais songer à m'épouser? Je n'ai rien.

GEORGES.

Mais, quelque brave et honnête garçon, qui comprendrait votre bon cœur, qui saurait apprécier vos excellentes qualités, un homme qui serait heureux et fier de travailler pour deux, qui ne vous demanderait en échange que votre amour.

GENEVIÈVE.

Oui! mais voilà le difficile!... Où tout trouver tout cela?

GEORGES.

Cherchez bien.

GENEVIÈVE.

Oh! ce n'est pas la peine... je ne trouverai jamais.

GEORGES.

Essayez, au moins.

GENEVIÈVE, en riant.

Eh bien, soit! j'essayerai... mais bien pour vous faire plaisir.

GEORGES, en riant aussi.

C'est trop de bonté, mademoiselle Chantelilas. Et si je trouve ce chevalier désintéressé, permettez-vous à votre peintre ordinaire de vous le présenter?

GENEVIÈVE.

Pourquoi pas?

GEORGES.

Et vous me garderez un peu de reconnaissance?

GEVEVIÈVE.

Oh! je vous aimerai bien!

GEORGES.

Merci. Marché conclu. Votre main, alors...

GENEVIÈVE.

Ah! prenez garde, monsieur, voilà que vous vous présentez vous-même.

GEORGES.

Tiens, c'est ma foi vrai!... Vous ne m'en voulez pas?

GENEVIÈVE, lui tendant la main.

Sans rancune.

GEORGES, serrant la main de Geneviève.

Quelle bonne petite fille vous faites!

NARCISSE, en dehors.

Georges, peut-on entrer?

GEORGES, à part.

Enfin, le voilà! (Haut.) C'est un de mes bons amis, monsieur Narcisse Bianchon... Il arrive à merveille... c'est peut-être le chevalier inconnu, qui sait?

GENEVIÈVE.

Alors, je m'en vais.

GEORGES.

Du tout! la séance n'est pas levée.

NARCISSE, en dehors.

Voyons, Rubens! Raphaël! peut-on entrer?

GEORGES, ouvrant.

Eh! oui, parbleu! entre!

SCÈNE IV

GEORGES, NARCISSE, GENEVIÈVE.

NARCISSE, entrant.

Bonjour, Georges.

GEORGES.

Je t'attendais.

NARCISSE, voyant Geneviève.

Sapristi! la jolie petite femme!

GEORGES.

Bianchon, sois respectueux... c'est une cliente. (A Geneviève.) Vous permettez que je dise deux mots à mon ami, mademoiselle?

GENEVIÈVE.

Oh! ne faites pas attention à moi!

(Elle remonte et examine les tableaux et les esquisses. Georges redescend la scène avec Narcisse.)

GEORGES.

Eh bien! et le billet d'Henri?

NARCISSE.

Il est protesté!

GEORGES

Tu as vu l'huissier?

NARCISSE.

Intraitable, mon cher, un vrai tigre!... Il veut faire saisir.

GEORGES.

Ah! mon Dieu! comment faire?

NARCISSE.

Il faut payer.

GEORGES.

Avec quoi?... l'effet est de trois cents francs, et nous n'avons ici qu'une trentaine de francs.

NARCISSE, lui donnant un billet de cent francs.

Tiens, prends ça.

GEORGES.

Cent francs!

NARCISSE.

Ça t'aidera toujours un peu... Seulement, ne me demande pas l'heure qu'il est, je serais obligé d'aller à la Bourse.

GEORGES, lui serrant la main.

Quel cœur tu as!

NARCISSE.

Va donc! va donc!... Est-ce qu'on laisse saisir ses amis?... n'en ferais-tu pas autant pour moi?

GEORGES.

Ah! certes!

NARCISSE.

Eh bien, alors!.. D'ailleurs c'est si ennuyeux, une montre! il faut remonter ça tous les soirs, ça vous fait perdre un temps... J'aurais voulu faire mieux, mais mon oncle me laisse mourir de faim. Il ne me fait que cent vingt francs de pension par mois jusqu'à ce que j'aie souscrit à ses désirs. Or, les connais-tu, ses désirs? Ils consistent à vouloir me mettre, comme lui, dans les bonnets à poil. (Avec une intonation tragique.) Qu'en dis-tu?

GEORGES.

Nous te rendrons ça le mois prochain.

NARCISSE.

Oh! ne te presse pas... mais tâche de faire le reste de la somme. (Remontant à Geneviève.) Vous ne connaissez pas les huissiers, mademoiselle? Ah! vous êtes bien heureuse!... Et dire que ce sont les femmes qui sont cause que ces vautours-là nous dévorent!

GENEVIÈVE.

Nous!... Eh! mon Dieu! comment ça?

NARCISSE.

Dame! sans Ève, notre mère, nous restions dans le paradis, où, je suppose, il y avait de tout, excepté des huissiers!

GENEVIÈVE.

Pardonnez-nous, monsieur!

NARCISSE.

Oui, vous ne le ferez plus, je sais bien... mais il est trop tard... c'est fait.

GEORGES.

Allons, voilà l'esquisse à peu près terminée, mademoiselle Chantelilas.

NARCISSE.

Oh! Chantelilas!

GENEVIÈVE.

Mon nom qui fait son effet.

NARCISSE.

Ne vous en plaignez pas, il est très-joli... Moi, j'ai sur les noms de femme d'assez singulières idées... Je ne les sépare jamais de certains charmes, de certaines grâces ou de certaines laideurs. Ainsi, par exemple, trouvez donc le moyen de dire : Je vous aime! à une femme qui s'appellerait Anastasie, . Ces femmes-là pourront avoir des maris... Un mari, ça n'est difficile sur rien... que sur la dot... mais des amants... je les en défie bien!

GEORGES.

Narcisse, tu oublies que tu parles devant une jeune fille.

NARCISSE.

Allons, ne vas-tu pas me gronder, bourru!... Où en est-elle, ton image?

GEORGES.

Tiens, vois!

NARCISSE.

Ah! comme c'est déjà ressemblant!

GENEVIÈVE.

Oh! mon Dieu, messieurs, ne pourriez-vous me rendre un léger service?

GEORGES.

Lequel, mademoiselle?

GENEVIÈVE.

Me dire l'heure qu'il est.

(Narcisse fait une grimace en portant la main à son gousset.)

NARCISSE.

L'heure qu'il est? comment donc!... Tiens! j'ai justement oublié ma montre!

GEORGES.

Mais il ne doit pas être loin de trois heures, je crois.

GENEVIÈVE.

Alors, monsieur Regnard, il faut que je vous quitte.

GEORGES, se levant.

Déjà?

NARCISSE.

Oui, déjà?

GENEVIÈVE.

J'ai de l'ouvrage pressé, une garniture superbe pour une dame très-riche, madame Monniquet.

NARCISSE.

Madame Monniquet... de la rue Saint-Denis?

GENEVIÈVE.

Précisément. Tiens! vous connaissez cette dame, monsieur?

NARCISSE, saluant avec une gravité comique.

Je suis son neveu.

GENEVIÈVE.

Monsieur Georges, je vous quitte.

GEORGES.

Quand reviendrez-vous?

GENEVIÈVE.

Demain, si vous le permettez.

GEORGES.

Comment! si je le permets! mais je l'exige... A quelle heure?

GENEVIÈVE.

A midi.

GEORGES.

Bien. Vous me trouverez à mon chevalet et m'occupant de vous.

GENEVIÈVE, à Narcisse.

Adieu, monsieur.

NARCISSE.

Au revoir, mademoiselle...

GENEVIÈVE.

Chantelilas, monsieur.

(Elle sort; Georges la reconduit.)

SCÈNE V

GEORGES, NARCISSE.

NARCISSE.

Dis donc, Véronèse, elle est charmante, cette petite!

GEORGES.

N'est-ce pas?

NARCISSE.

Et puis, elle vous a un petit air comme il faut. Combien de temps vas-tu être à lui faire son portrait? Trois ans?

GEORGES.

Sois donc sérieux, voyons.

NARCISSE.

Sérieusement, je crois qu'elle vaut la peine qu'on s'occupe d'elle.

GEORGES.

Peut-être.

NARCISSE.

Ah! dis donc, j'allais oublier!... Mon oncle donne dans quinze jours une grande soirée; il m'a même remis deux invitations, une pour toi et une pour Henri. Tiens... les voici... hein! quel genre! papier glacé, satiné, parfumé!... Écoute moi ça : « Monsieur et madame Monniquet prient monsieur Georges Regnard de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux le samedi, onze mars; on dansera, » puis plus bas : « Il y aura des artistes! » On ne dit pas si ce sont les artistes qui porteront les glaces et qui tiendront le bureau des cannes. Tu vois, il n'y manque rien. Ah! si, il y manque les armes de mon oncle : deux bonnets à poil sur champ d'azur.

GEORGES.

Quel impitoyable neveu tu fais!

NARCISSE.

Bah! il faut bien rire un peu. Il y aura des artistes! si ça ne fait pas pitié!... Vous viendrez?...

GEORGES.

Mais, je le pense.

NARCISSE.

Oh ! viens donc ! Tu verras quelle jolie collection d'invités mon oncle reçoit. Toute la bonneterie, toute la parfumerie, toute la peausserie, tous les bonnets à poil de Paris ! Ce sera à crever de rire. Tu trouveras là la fille d'un marchand de brosses qui a cent mille écus de dot.

GEORGES.

Oh ! tu sais, les écus ne me tentent guère, et puis, je ne songe pas à me marier.

NARCISSE.

Viens tout de même, nous nous amuserons. Où est donc Henri ?

GEORGES.

A son cours de chimie, au collége de France.

NARCISSE.

Crois-tu qu'il y sera longtemps?

GEORGES.

Je ne pense pas. Et tiens, justement le voilà !

SCÈNE VI

GEORGES, NARCISSE, HENRI.

NARCISSE.

Bonjour, Henri.

HENRI.

Bonjour, mon cher Narcisse !

GEORGES.

Oh ! oui ! ton cher Narcisse ! il a eu l'obligeance d'aller chez l'huissier pour ton billet.

HENRI.

Ah ! eh bien ?

GEORGES.

Eh bien, il n'a rien obtenu.

HENRI.

Comment! pas même un renouvellement?

GEORGES.

Grâce à Narcisse, nous espérons te tirer d'affaire. Il te prête cent francs, et nous tâcherons de faire le reste, n'est-ce pas Henri?

HENRI, *avec émotion.*

Ah! mes amis... mes excellents amis!... Mais n'est-ce pas vraiment affreux de se débattre au milieu de ces ignobles questions d'argent, quand on se sent quelque chose dans la tête? Enfin, si je ne vous avais pas, que deviendrais-je?

NARCISSE.

Ah! toujours des récriminations! Mais je ne vois dans tes ennuis rien qui doive te décourager ni te faire, comme on dit, jeter le manche après la cognée. Tout cela est fort naturel. Ne pouvant sortir dans le costume du premier homme, tu vas chez un individu dont le métier, pour se nourrir, est de faire des culottes et des gilets: cet individu t'habille des pieds à la tête; il faut qu'il paye ses draps et ses ouvriers; tu lui dois de l'argent, il t'en demande : donne-lui-en, c'est bien simple, et je ne vois pas là dedans de quoi maudire la société et accuser le ciel de ton sort. Ton sort est le sort de tous ceux qui ont des pantalons.

HENRI.

Allons, Narcisse, ne te fâche pas.

NARCISSE.

Je ne me fâche pas, mais je voudrais te voir plus d'énergie. (*On frappe violemment à la porte.*) Diable! qui frappe comme cela? Est-ce qu'il y a le feu?

GEORGES.

Entrez!

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Le médecin? lequel de vous, messieurs, est le médecin?

HENRI.

C'est moi, mon ami.

LE DOMESTIQUE.

Alors, venez vite, monsieur. Il n'y a pas un moment à perdre! notre jeune maîtresse vient de se trouver bien mal.

HENRI.

Est-ce loin?

LE DOMESTIQUE.

En face, monsieur, au second.

HENRI.

Chez monsieur Vannier peut-être?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

HENRI.

Marguerite!... Allez, mon ami, allez, je vous suis. Adieu, Narcisse; adieu, Georges. Tu le vois, c'était écrit.

GEORGES, lui serrant la main.

Prends garde, frère, prends garde!

HENRI.

Laisse donc! c'est la fortune qui frappe. Ouvrons-lui la porte.

GEORGES.

Pour l'amour de Dieu!

(Henri sort.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Un petit salon chez Monniquet; des tables de jeu sont dressées, des candélabres allumés. — Au fond, une galerie conduisant à la salle de bal.

SCÈNE PREMIÈRE

MONNIQUET, seul, entrant par le fond.

François!... qu'on coure chez Chevet!... Le souper à deux heures!... qu'on soit exact, surtout... Allez! faquins! ça fait très-bien d'appeler ses domestiques faquins. (Il redescend la scène.) Ma fête sera délicieuse... je crois que je serai extrêmement satisfait. Ah! dame!... j'ai bien fait les choses, rendons-nous cette justice. Rien ne manquera... orchestre excellent, glaces, punch, chocolat, souper et concert. Car j'ai un concert... des artistes de premier choix... ça me coute fort cher... J'en ai un surtout, le gros qui chante des chansonnettes... il n'a pas voulu consentir à moins de trois cents francs... mais il fera rire... Trois cents francs pour chanter dix minutes!... Il m'aurait fallu coiffer un régiment pour gagner ça. Ah! je crois que monsieur de Vercaussin sera extrêmement satisfait. C'est pour lui que je donne cette fête. Il m'a fait l'honneur d'accepter une invitation. Le cousin du beau-frère de la tante du secrétaire général du ministre!... chez moi!... Il en parlera à son cousin, qui en parlera au beau-frère de la tante, qui en parlera au secrétaire général, qui en parlera à Son Excellence, et je serai maire de mon arrondissement! Il s'agit de bien recevoir cet illustre personnage... qu'il soit content de moi... Ah! c'est difficile de parler à ces grands seigneurs... quand on n'en a pas l'habitude. Heureusement il m'est venu ce matin une idée lumineuse. J'ai acheté un petit volume qui ne me quitte plus et qui va me rendre un fameux service. (Il tire un petit livre de sa poche.) « Manuel du bon ton et de la politesse française, nouveau guide pour se conduire dans le monde... » Voilà mon affaire!... Il n'est que neuf heures... personne n'est encore arrivé... Madame Monniquet est à sa toilette... prenons une leçon... hum! hum! (Il lit.) « Chapitre dix : De

la politesse en général... » Ce n'est pas cela. « Des maîtres de maison à table... » Ah! ça peut me servir pour le souper, lisons... « Il est de très-mauvais ton de presser les convives de manger et de surcharger leur assiette. La politesse ne va pas jusqu'à faire crever les gens. » Parfaitement juste, je me rappellerai ça... Et moi qui offrais toujours deux fois du bouilli! quelle faute! quelle faute! «Chapitre douze : Des devoirs envers les supérieurs » Ah! cette fois, j'y suis .. voyons... « Article premier : Quand vous saluez un grand protecteur... » Comme M. de Vercaussin par exemple... « Votre colonne vertébrale doit faire, avec vos jambes, un angle droit. » Ah! je ne savais pas cela. Un angle droit!... Essayons un peu... oui... oui, mais ça fatigue... ça fatigue beaucoup. Enfin!... du moment que le manuel le dit, il faut le faire. Je sais déjà saluer... à angle droit. Maintenant, passons au point important, à ma demande. Comment m'exprimerai-je?... car c'est là l'essentiel. « Article deux : Ne questionnez jamais un haut personnage et bornez-vous à parler quand il commence lui-même la conversation. » Diable! diable!... mais s'il ne la commence pas, la conversation? Je ne dirai rien, et il me prendra pour un imbécile; ou bien s'il me dit : Monsieur Monniquet! comme il fait chaud chez vous! Tout ce que je pourrai faire sera de lui répondre : Mon Dieu, monsieur, voulez-vous vous rafraîchir? Et cela ne mettra pas la question sur ma candidature... Décidément... décidément... il y a là une lacune. Bah! l'inspiration... Mais surtout n'oublions pas l'angle droit. Oh! l'angle droit!...

(Narcisse, qui est entré à la fin de la scène, s'approche de son oncle et lui frappe légèrement sur l'épaule. Monniquet tressaille et serre précipitamment son livre.)

SCÈNE II

MONNIQUET, NARCISSE.

NARCISSE.

Dites donc, mon oncle, qu'est-ce que vous faites donc là?

MONNIQUET.

Moi?... Oh! rien... rien... je lisais... le traité des participes...

NARCISSE.

Ah! tant mieux! J'aime beaucoup ces petits ouvrages, c'est fort instructif. J'en ai un chez moi qu'il faudra que je vous apporte. Il est intitulé : « De la générosité des parents et de la nécessité pour les oncles d'augmenter la pension qu'ils font à leurs neveux. »

MONNIQUET.

Ah! ah! monsieur Narcisse, je vous vois venir, toujours la même antienne. Votre pension ne vous suffit pas, vous n'avez plus d'argent, et cætera, et cætera.

NARCISSE.

Voyons, franchement, mon oncle, que diable voulez-vous qu'on fasse avec cent vingt francs par mois?

MONNIQUET.

Des économies... A votre âge, monsieur, j'étais commis en second dans une maison de la rue aux Ours. J'avais six cents francs par an, et je ne me plaignais pas... je travaillais.

NARCISSE.

Mais les passions, mon oncle, les passions!

MONNIQUET.

On n'en a pas.

NARCISSE.

Ah! mon oncle, vous blasphémez. Un homme, sous peine d'être un imbécile, doit en avoir une, quand ce ne serait que celle de la pêche à la ligne.

MONNIQUET.

Mets-toi dans le commerce, fais comme moi. Tu t'enrichiras.

NARCISSE.

Je demande... dix ans pour réfléchir.

MONNIQUET.

Mon neveu, vous êtes un impertinent.

NARCISSE.

Voyons, soyez indulgent et rappelez-vous votre jeunesse.

MONNIQUET.

Ma jeunesse fut consacrée au travail.

NARCISSE.

Certes; mais enfin... voyons... vous avez bien, par-ci par-là, une petite peccadille, une petite folie de jeune homme à vous reprocher?

MONNIQUET, *sérieux.*

Ces folies-là, monsieur, vous laissent souvent des remords pour toute la vie. Ne me parle plus de cela jamais, entends-tu? jamais!...

NARCISSE.

C'est bien, mon oncle, on se taira. (*A part.*) Que diable veut-il dire?

(*Monniquet remonte et va regarder dans la galerie du fond.*)

MONNIQUET, *redescendant.*

Il n'y a encore personne dans mes salons?

NARCISSE.

La famille Vannier entrait en même temps que moi.

MONNIQUET.

Ah! ce brave Vannier!... un bon homme... pas riche... qui se laisse mener par sa femme... voilà qui ne m'irait pas!... Allons... viens saluer ces dames.

NARCISSE.

Oui, mon oncle. (*Ils remontent tous deux.*) Oh! vous m'augmenterez, n'est-ce pas?

MONNIQUET.

Nous verrons cela... au jour de l'an. Viens, viens!

NARCISSE.

Oh! mon oncle, cinquante francs?

MONNIQUET.

Pas seulement cinquante centimes.

(*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE III

GENEVIÈVE, *entrant par la droite.*

Oui, madame, très-bien! Enfin, cette dame est satisfaite. Elle trouve la garniture de sa robe très-gentille. Dieu merci, elle m'a donné assez de mal. Je ne l'ai finie et portée que ce soir. N'y pensons plus, et à une autre!... Comme c'est beau ici!... Il y a un grand bal; toutes ces dames vont danser jusqu'au jour. Moi, j'irai me coucher, et demain matin, à sept heures, je reprendrai mon aiguille; puis à midi, l'heure habituelle, j'irai chez monsieur Georges, comme j'y vais depuis quinze jours... Monsieur Georges!... Ah! je ne sais, mais quand je prononce ce nom maintenant, je sens un trouble, une émotion!... Il doit venir à ce bal, il me l'a dit, et cela me rend toute triste... Il y aura là de bien charmantes jeunes filles, sans doute... il dansera avec elles, il leur parlera, il ne pensera plus du tout à moi, la pauvre petite Chantelilas... Eh bien! mais... Il n'y a rien là que de très-naturel... et je suis une folle. Allons, allons, plus de ces idées-là!... Et cependant, j'ai surpris parfois ses yeux attachés sur moi d'une façon étrange, et son regard me troublait. Je tremblais et je me sentais heureuse. C'était un sentiment pénible et doux. M'aimerait-il?... Ah! décidément, je suis folle! ne pensons plus à ces chimères et retournons dans ma petite chambre. Je me sens mal à l'aise au milieu de ce luxe. Il est peut-être arrivé déjà... Ah! si je pouvais, avant de m'en aller, l'apercevoir un instant.

(*Elle remonte. Entre Marguerite.*)

SCÈNE IV

GENEVIÈVE, MARGUERITE.

MARGUERITE, *à la cantonade.*

Je t'assure, maman, que le domestique a mis ma musique par ici.

(*Elle descend la scène.*)

GENEVIÈVE, *à part.*

Oh! mon Dieu!... je ne me trompe pas... c'est bien elle...

Marguerite... mon ancienne amie... Il faut que je voie si elle me reconnaîtra.

MARGUERITE, à Geneviève.

Pardon, mademoiselle...

GENEVIÈVE, avec surprise.

Mademoiselle! je suis donc bien changée, Marguerite?

MARGUERITE.

Vous me connaissez?

GENEVIÈVE.

Elle me dit vous, à présent!... Ah! c'est juste, mon costume... Excusez-moi, mademoiselle... Oh! mais non... c'est impossible!... Voyons, regarde-moi!

MARGUERITE.

Attendez donc... ces traits... il me semble... Mon Dieu!...

GENEVIÈVE.

Allons donc!

MARGUERITE.

Comment! ce serait vous?... toi!

GENEVIÈVE.

Et oui, c'est moi... moi... Chantelilas.

MARGUERITE.

Chantelilas!... toi!... Ah! viens donc m'embrasser! Tu me pardonnes, n'est-ce pas? Il y a si longtemps que je ne t'avais vue, et j'étais si loin de penser que je te trouverais ici!...

GENEVIÈVE.

Dame! tu t'imagines bien que je ne suis pas invitée. Je suis venue seulement apporter à madame Monniquet sa robe de bal.

MARGUERITE, avec surprise.

Sa robe de bal? Comment! tu es donc?...

GENEVIÈVE.

Ouvrière? mais oui; et je n'en suis pas plus fière pour cela?

MARGUERITE.

Mais lorsque nous étions ensemble à la pension, tu me parlais toujours d'une famille Desjardins, qui t'avait recueillie et qui t'élevait. Des bourgeois aisés, disais-tu.

GENEVIÈVE.

Oui; mais tu te rappelles aussi que je quittai la pension à la fin d'une année, et qu'après les vacances je ne revins pas

MARGUERITE.

En effet, et c'est de cette époque que date notre séparation. Tes parents adoptifs avaient donc quitté Paris?

GENEVIÈVE.

Monsieur Desjardins était mort ruiné. Son excellente femme était plus que pauvre; j'ai bien été obligée de travailler.

MARGUERITE.

Pauvre amie!

GENEVIÈVE.

Je ne suis pas malheureuse, va. J'ai continué seule comme j'ai pu mon éducation. Dans les quelques instants de repos que me laisse mon état, je lis, je m'instruis. Je vis seule avec madame Desjardins : nous causons du passé, nous espérons dans l'avenir, et quand nous nous sentons tristes, nous prions Dieu. Les jours ainsi succèdent aux jours, et ma vie se passe bien simple, bien modeste, comme tu vois, mais tranquille et sans remords.

MARGUERITE.

Maintenant que je t'ai retrouvée, tu viendras me voir, n'est-ce pas?

GENEVIÈVE.

Te voir!... Tu es une trop riche demoiselle pour moi.

MARGUERITE.

Je ne suis rien du tout, que ton ancienne compagne qui veut rester ton amie. Tu seras bien reçue à la maison, va!

Mes parents sont si bons! Et puis nous le ferons bien travailler. Nous demeurons...

GENEVIÈVE.

Rue de Vaugirard! Je le savais.

MARGUERITE.

Tu savais notre adresse et tu ne venais pas me voir?

GENEVIÈVE.

Je n'osais pas.

MARGUERITE.

Ah! c'est mal, cela! c'était douter de mon cœur. Mais qui t'avait indiqué notre demeure?

GENEVIÈVE, avec un peu d'hésitation.

Je... je vais tous les jours en face de chez toi, chez quelqu'un qui te connaît...

MARGUERITE, vivement.

Ah! oui... monsieur Georges Regnard, le peintre!

GENEVIÈVE.

C'est cela, il fait mon portrait. Il a un frère.

MARGUERITE, rougissant.

Oui, oui!... monsieur Henri... C'est lui qui me soigne depuis quelque temps. Je crois que c'est un très-bon médecin.

GENEVIÈVE.

Oui... et son frère a bien du talent aussi... C'était monsieur Henri qui me donnait chaque jour de tes nouvelles.

MARGUERITE.

Pourquoi ne m'a-t-il jamais parlé de toi?

GENEVIÈVE.

Je l'en avais prié. Je voulais te voir d'abord et savoir si ton cœur n'avait pas changé.

MARGUERITE.

Eh bien! maintenant?

GENEVIÈVE.

Je suis bien heureuse.

MARGUERITE.

Tu viendras me voir?

GENEVIÈVE.

Oui.

MARGUERITE.

Souvent?

GENEVIÈVE.

Toutes les fois que je pourrai.

MARGUERITE.

Quel bonheur! En aurons-nous à nous dire!

GENEVIÈVE.

Ah! je crois bien!

MARGUERITE.

Ainsi c'est convenu. Demain ou après-demain je compte sur toi?

GENEVIÈVE.

Je te le promets.

MARGUERITE.

Maintenant, embrasse-moi vite. Je cours rejoindre ma mère, qui ne doit pas savoir ce que je suis devenue. Tu m'aimeras bien?

GENEVIÈVE.

Toujours.

MARGUERITE.

Merci... je me sauve. A bientôt.

GENEVIÈVE.

A bientôt.

(Entrent Henri et Georges se donnant le bras.)

SCÈNE V

HENRI, GEORGES, MARGUERITE, GENEVIÈVE.

MARGUERITE.

Ah! messieurs Regnard!

GENEVIÈVE, à part.

Georges!

HENRI, à Marguerite.

Madame votre mère m'avait envoyé à votre recherche, mademoiselle. Voulez-vous me permettre de vous reconduire près d'elle?

MARGUERITE.

Certainement, monsieur.

GEORGES, à Geneviève.

Que je suis heureux du hasard qui me fait vous rencontrer!

GENEVIÈVE.

Je viens de reporter mon ouvrage et je retourne à la maison.

GEORGES.

Seule?

GENEVIÈVE.

Oh! je suis vaillante!

GEORGES.

Je vous verrai demain?

GENEVIÈVE.

Sans doute.

MARGUERITE.

Monsieur le docteur, on dit que les médecins ne dansent jamais... est-ce vrai?

HENRI.

Ils dansent mal, mademoiselle, mais ils dansent.

MARGUERITE.

Nous verrons. Adieu, Geneviève. N'oublie pas ta promesse.

GENEVIÈVE.

Sois tranquille. Adieu, monsieur Georges.

GEORGES.

Au revoir, mademoiselle.

(Henri sort avec Marguerite. — Georges reconduit Geneviève.)

SCÈNE VI

GEORGES, seul.

Ou je me trompe fort, ou je commence à aimer sérieusement cette jeune fille. Oui... sa présence est devenue maintenant un besoin pour moi. Si elle savait avec quelle impatience j'attends l'heure où elle vient et avec quel regret je la vois partir! C'est un noble et digne cœur. Si je l'aime, pourquoi ne l'épouserais-je pas? Elle est pauvre, dira-t-on; et moi, suis-je riche? J'aurai tort devant le monde, mais raison devant mon cœur. Je ne comprends pas ces mariages froidement arrangés, où l'on ne s'inquiète que des convenances sociales, sans s'occuper des sympathies. Henri se moquera bien de moi, lui qui espère un si brillant parti. Elle est charmante aussi, mademoiselle Vannier, mais sa mère ne me plaît pas. Je me connais en physionomies. Cette femme-là, c'est l'orgueil et la vanité incarnés. Heureusement je suis là, et je veille.

SCÈNE VII

GEORGES, NARCISSE.

NARCISSE.

Où diable étais-tu passé, Georges?

GEORGES.

Mais Henri et moi nous nous promenions, nous flânions dans les somptueux appartements de ton oncle. Sa soirée promet d'être superbe.

NARCISSE.

Oh! oui, oui. Ce sera très-gentil... on commence déjà à s'étouffer beaucoup. Mais j'ai à te parler : profitons donc de ce que nous sommes seuls ici.

GEORGES.

Quel air de mystère!

NARCISSE.

J'ai reçu aujourd'hui les renseignements que j'attendais sur mademoiselle Geneviève.

GEORGES, *vivement.*

Ah!

NARCISSE.

Oui. On est allé à l'hospice, à la pension, partout où l'on pouvait apprendre quelque chose.

GEORGES.

Eh bien?

NARCISSE.

Eh bien, mon cher, voilà. La petite a été trouvée, le quinze février mil huit cent trente-huit, dans la rue Saint-Martin, en face l'église Saint-Merry. C'est une bonne vieille femme qui l'a recueillie et portée à l'hospice. Ses langes étaient marqués A. F.

GEORGES.

Et jamais personne n'est allé s'informer de la pauvre enfant, n'a fait de démarches pour la revoir?

NARCISSE.

Personne.

GEORGES.

C'est bien; merci, Narcisse.

NARCISSE.

Ah çà! dis donc, est-ce que tu serais amoureux tout de bon de cette jeune fille?

GEORGES.

Peut-être bien.

NARCISSE.

Alors tu l'épouserais?

GEORGES.

Qui sait? Depuis que je la connais, il semble que le bonheur soit entré chez moi. J'ai vendu la semaine dernière deux tableaux, ce qui m'a valu une bonne commande de mon marchand; on a parlé de moi dans les journaux, et je crois vraiment que me voilà enfin sur la route de la réputation et de la fortune, grâce à l'influence de la fée Chantelilas. Je suis reconnaissant, et, si elle y consent, je l'épouse. Mais il ne s'agit pas encore de cela. Je l'aime, et pour le moment c'est tout.

NARCISSE.

Veux-tu faire un écarté?

GEORGES.

Volontiers.

(Ils s'assoient à une table de jeu.)

SCÈNE VIII

GEORGES, NARCISSE, HENRI, OCTAVE.

OCTAVE, à Henri.

Oui, monsieur, c'est inconcevable. En vingt-quatre heures une baisse de trente francs. Le plus fin y aurait été pris.

GEORGES, à Narcisse.

Quel est donc ce monsieur qui cause avec mon frère?

NARCISSE.

Monsieur Octave Dalville, un parent, un cousin de madame Vannier, je crois.

GEORGES.

Qu'est-ce qu'il fait, ce monsieur?

NARCISSE.

Il reporte... à la Bourse.

GEORGES.

Ah!... Enfin!

HENRI, s'approchant de Georges.

Mon cher Georges, permets-moi de te présenter monsieur Octave Dalville. Monsieur Dalville, je vous présente mon frère, Georges Regnard.

(Georges et Octave se saluent. Georges se rassied et se remet à jouer.)

OCTAVE.

Oh! le nom de monsieur ne m'est pas inconnu.

GEORGES.

Vous êtes bien bon, monsieur. (A Narcisse.) Je demande des cartes?

OCTAVE.

Est-ce que vous ne comptez pas exposer cette année, monsieur?

GEORGES.

Pardon, j'ai deux tableaux.

OCTAVE.

Des actualités, sans doute?

GEORGES.

Précisément, monsieur : la *Mort de Socrate* et une *Érigone.*

OCTAVE, riant.

Ah! parfait, charmant, très-drôle! je vous désire tout le succès que vous méritez. Mais c'est égal, monsieur, les arts sont une carrière bien ingrate.

GEORGES.

Oui, monsieur, ingrate comme toutes les grandes et nobles professions : on a beaucoup de peine et peu de profit.

OCTAVE.

Ce qui m'étonne, c'est qu'à notre époque on trouve encore tant de gens qui se condamnent ainsi à la pauvreté, quand avec un peu d'intelligence et d'habileté il est si facile de s'enrichir. Or, tout est là : s'enrichir. Il n'y a vraiment que la Bourse et les affaires. Ainsi un tableau, un livre, une statue, qui rapportent dix mille francs, après avoir coûté six mois ou un an de travail, c'est gentil, n'est-ce pas? et cela n'arrive pas tous les jours. Eh bien, nous, nous en gagnons deux et trois fois autant dans une heure avec deux mots : Achetez! vendez!

NARCISSE.

Tiens! le roi! et de cœur, encore! Un homme âgé qui me veut du bien; c'est mon oncle.

GEORGES.

Tu as gagné.

(Georges et Narcisse se lèvent.)

OCTAVE, à Georges.

Voyons, monsieur Regnard, soyez franc : n'êtes-vous pas vraiment de mon avis?

GEORGES, froidement.

Non, monsieur.

OCTAVE.

Ah! c'est juste, j'oubliais que comme presque tous les artistes, vous devez avoir la plus superbe indifférence, le plus magnifique dédain pour tout ce qui a le malheur de s'appeler commerçant ou industriel.

GEORGES.

Vous vous trompez étrangement, monsieur, et je dois vous dire là-dessus de mon opinion et celle de tous les vrais artistes. Oh ! rassurez-vous, je ne veux pas vous faire un sermon contre l'argent et toute sa puissance. Non, c'est un thème vieux et usé; c'est poncif, comme nous disons à l'atelier. Je ne sais rien de plus honorable, ni de plus digne de considération que le commerce, que l'industrie. J'admire ces réunions d'immenses capitaux, qui, mis au service d'idées grandioses, enfantent des miracles, augmentent le bien-être, réalisent des rêves, anéantissent les distances, et, concentrant les forces vives d'une nation, éteignent les splendeurs du passé dans les éblouissements de l'avenir. Mais ces ingénieurs qui conçoivent le chef-d'œuvre, ces financiers qui le protégent, ces artisans qui le construisent, sachez-le, monsieur, ce sont des artistes comme nous. Ils sont aussi grands avec leur compas et leur truelle que nos peintres avec leurs pinceaux, que nos poëtes avec leurs livres. C'est encore de l'art, c'est encore de la poésie. Ils sont de la grande famille. Ils servent l'humanité. Voilà ceux qu'il faut applaudir aussi, qu'il faut encourager. Mais à côté de cette phalange, de ces travailleurs, il y a une autre classe de gens que j'aime moins, je l'avoue. Et ce qu'il y a de plus triste à dire, c'est que la plupart de ceux qui la composent sont des jeunes gens. A l'âge de tous les enthousiasmes, de toutes les ardeurs généreuses, leur cœur flétri a pour divinité l'égoïsme, pour religion l'argent. Ils passent au milieu de la grande foule, froids et inattentifs à tout ce qui fait la joie et l'orgueil des autres hommes. Ils pourraient tenir noblement une épée, une plume ou un ciseau, ils préfèrent

tenir un carnet. Ce sont les héros de la prime, les princes de la liquidation. Ils ne s'enrichissent jamais, car dans ces habitudes de gain facile, ils oublient le travail, et, vienne une débâcle, n'ayant plus la force de ressaisir leur honneur perdu, ils partent, ils fuient, ils quittent leur pays, laissant derrière eux le désespoir, la honte et les risées. Or, n'ayant pas de goût pour ce métier, ni de sympathie pour ceux qui l'exercent, voilà pourquoi, monsieur, je fais des tableaux et non des affaires.

HENRI.

Il me semble, Georges, que tu es bien sévère dans tes jugements.

GEORGES.

Je suis ce que je suis, mon cher. Je n'ai pas, tu le sais, l'habitude de déguiser ma pensée. Tant pis si la forme est un peu rude.

OCTAVE.

Le rôle d'Alceste est un rôle quelquefois dangereux, monsieur, surtout pour un homme qui a besoin, comme vous, de l'opinion publique.

GEORGES.

Tant que je parlerai comme je viens de le faire tout à l'heure, soyez persuadé, monsieur, que l'opinion publique sera toujours avec moi.

HENRI.

Allons, messieurs, restons-en là, je vous en supplie. Ces graves questions ne sont pas à discuter dans un bal. Tenez, j'aperçois madame Monniquet qui vient de ce côté, et qui, si elle nous entendait, nous tancerait vertement.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME MONNIQUET, MADAME VANNIER, MARGUERITE.

MADAME MONNIQUET.

Comment! qu'est-ce que je vois? Des jeunes gens qui se reposent! C'est honteux. Il fallait voir de mon temps! (On entend

la ritournelle d'un quadrille.) Allons, messieurs, allons, ces dames vous attendent. Voyons, Narcisse!

NARCISSE.

Ma tante?

MADAME MONNIQUET.

Donne l'exemple, et fais-moi le plaisir d'inviter madame Grandchamp.

NARCISSE.

Ah! grâce, ma tante!

MADAME MONNIQUET.

Obéissez, monsieur, obéissez.

MADAME VANNIER, à Henri.

Vous ne dansez jamais, docteur?

HENRI.

Pardonnez-moi, madame. (A Marguerite.) Si mademoiselle veut bien m'accorder ce quadrille?

MARGUERITE.

Avec plaisir, monsieur.

MADAME VANNIER.

Ah! docteur, vous ne sauriez croire combien est vive ma reconnaissance pour vous, quand je vois ma fille si gaie, si bien portante! car c'est grâce aux excellents soins de monsieur Henri qu'elle a recouvré la santé!... (A madame Monniquet.) Elle était bien malade quand monsieur est venu...

HENRI.

Bien malade, non, madame, mais cela pouvait devenir grave.

MADAME VANNIER.

Merci, docteur, merci encore une fois.

MARGUERITE.

Maman, nous ne trouverons plus de vis-à-vis.

MADAME MONNIQUET.

Messieurs, je vous chasse.

MADAME VANNIER, à Marguerite.

Tu diras à ton père que je suis ici. On étouffe dans le grand salon.

(Henri prend le bras de Marguerite et sort. — Georges, Narcisse et Octave, après avoir salué madame Vannier et madame Monniquet, sortent aussi. — Musique de danse dans la coulisse jusqu'à la scène XIII.)

SCÈNE X

MADAME MONNIQUET, MADAME VANNIER.

MADAME VANNIER.

Savez-vous, ma chère, que vous avez une délicieuse soirée?

MADAME MONNIQUET.

N'est-ce pas? c'est gentil. Il y a beaucoup de monde.

MADAME VANNIER.

Beaucoup trop. Un danseur a failli me déchirer ma robe.

MADAME MONNIQUET.

Et c'eût été dommage. Votre toilette est ravissante! Quels jolis diamants!... Ils sont vrais, n'est-ce pas? Il y en a bien pour dix mille francs!

MADAME VANNIER.

C'est le prix qu'ils me coûtent.

MADAME MONNIQUET.

Je n'en aurais pas de plus beaux. Il paraît que monsieur Vannier gagne de l'argent?

MADAME VANNIER.

Mais oui. Il fait d'assez bonnes affaires.

MADAME MONNIQUET.

Vous êtes toujours mise comme une duchesse. Votre fille est charmante aussi, ce soir. Une de mes amies que vous connaissez, madame Bourgeois, me disait : « Comment se fait-il que cette jeune personne ne soit pas encore mariée? »

MADAME VANNIER.

Ah! elle disait cela? Et que lui avez-vous répondu?

MADAME MONNIQUET.

Mais, dame! j'étais assez embarrassée. Je lui ai dit que vous étiez fort difficile sur le choix des prétendus, que votre fille était encore bien jeune, enfin ce qu'on dit en pareil cas. Mais entre nous, ma chère, je vous comprends bien.

MADAME VANNIER, sèchement.

Et moi, je ne vous comprends pas.

MADAME MONNIQUET.

C'est bien difficile à présent, le mariage. Les hommes sont si exigeants! il leur faut des dots ridicules, et quand il s'agit de sortir d'une maison une centaine de mille francs, cela gêne toujours un peu.

MADAME VANNIER.

Vous croyez donc que c'est là ce qui m'empêche de marier Marguerite?

MADAME MONNIQUET.

Mon Dieu, cela n'aurait rien d'étonnant.

MADAME VANNIER.

Pourquoi ne pas dire tout de suite que nous sommes dans la misère?

MADAME MONNIQUET.

Voilà que vous vous fâchez. Il ne s'agit pas de cela. Moi, ce que je vous en dis, c'est par intérêt. Vous connaissez le monde, il s'étonne de tout. On a su que plusieurs partis, fort sortables, s'étaient présentés, et que vous les aviez toujours refusés. Alors on s'est dit : « Mais comment cela se fait-il? Les Vannier ont grand train et bonne table. Ils reçoivent bien, ils dépensent beaucoup d'argent; ils sont donc riches; pourquoi leur fille ne se marie-t-elle pas? » Alors les commentaires d'aller leur train : « Et c'est bien extraordinaire, et ils font beaucoup d'étalage, et on voit beaucoup de gens comme ça à Paris, qui se privent chez eux pour paraître chez les autres, » et cætera, et cætera. Une foule de choses désobligeantes contre lesquelles,

ma chère, moi qui vous connais et qui vous aime, je vous ai toujours défendue.

MADAME VANNIER.

Vous êtes mille fois bonne et je vous remercie. Mais vous pouvez rassurer ceux que le sort de ma fille inquiète : Marguerite se mariera.

MADAME MONNIQUET.

Tant mieux, je ne vous cache pas que cela me fera un vrai plaisir. Ce sera la meilleure manière de répondre aux mauvaises langues. Vous avez donc quelqu'un en vue?

MADAME VANNIER.

Oui.

MADAME MONNIQUET.

Vraiment? de notre société?

MADAME VANNIER.

De votre société.

MADAME MONNIQUET.

Je le connais, alors?

MADAME VANNIER.

Vous le connaissez.

MADAME MONNIQUET.

C'est quelqu'un..... du commerce?

MADAME VANNIER.

Oh non!.... mieux que cela... c'est un jeune homme d'une excellente éducation et qui exerce une profession libérale.

MADAME MONNIQUET.

Et vous ne nous aviez pas encore parlé de ce projet?

MADAME VANNIER.

Il n'y a rien encore d'arrêté. Quand la demande sera faite, je vous présenterai mon gendre.

MADAME MONNIQUET.

Et il sera le bien reçu. (A part.) Quelque niais qui se laissera

prendre aux belles paroles de la mère. Il sera joliment volé! Si elle croit qu'on ne voit pas clair dans son jeu!...

MADAME VANNIER, à part.

Oh! oui... il faut que Marguerite se marie!....

MADAME MONNIQUET.

Ce serait alors pour cet hiver?

MADAME VANNIER.

Probablement.

MADAME MONNIQUET.

Allons... nous verrons.

MADAME VANNIER.

Vous verrez.

MADAME MONNIQUET.

Ah!... les jolis diamants!...

(Madame Monniquet sort.)

SCÈNE XI

MADAME VANNIER, seule.

Allons, voilà la partie engagée : il s'agit de la gagner. Quelle victoire d'humilier l'orgueil insolent de cette Monniquet!... Oh! je la déteste!... Mais je m'en vengerai, et avant peu.

SCÈNE XII

VANNIER, MADAME VANNIER.

VANNIER.

Marguerite vient de me dire que je vous trouverais dans ce salon. Vous vous ennuyez peut-être? Voulez-vous que nous partions?

MADAME VANNIER.

Partir! et pourquoi cela? Notre chère enfant ne s'amuse-t-elle pas?

VANNIER.

Au contraire, et c'est vraiment plaisir, je vous assure, de la voir danser; elle y met un entrain, une verve...

MADAME VANNIER.

Avouez aussi qu'elle a un charmant cavalier.

VANNIER.

C'est vrai. Monsieur Regnard est un jeune homme accompli.

MADAME VANNIER.

Oui, c'est un gendre comme cela qu'il nous faudrait.

VANNIER.

Il n'a pas de fortune.

MADAME VANNIER.

Mais l'avenir, l'avenir est devant lui, plein de promesses et d'espérances; car il a du talent, beaucoup de talent. Voyez comme il a guéri Marguerite de cette affection nerveuse qui avait jusque-là résisté à tous les traitements. Sa famille est des plus honorables. Enfin, au milieu des plates et sottes figures de la plupart des danseurs, j'avoue que je ne puis m'empêcher d'admirer sa physionomie si expressive et si intelligente. En un mot, c'est un homme, les autres ne sont que des pantins!

VANNIER.

Quel enthousiasme! quelle chaleur! Prenez garde, madame! Vous êtes encore belle et charmante, et je pourrais me montrer jaloux d'une admiration si vivement exprimée.

MADAME VANNIER.

Oh! ne craignez rien. Je ne suis pas une voix, mais un écho. C'est Marguerite qui parle.

VANNIER.

Comment! Vous croyez?...

MADAME VANNIER.

Je m'en doute.

VANNIER.

Et vous songeriez?...

MADAME VANNIER.

Chut! j'ai mon plan. Laissez-moi faire.

VANNIER.

Mais je ne vois pas...

MADAME VANNIER.

Moi je vois, et fort clair. Il faut bien que Marguerite se marie, n'est-ce pas? car on commence à croire que nous n'avons pas de dot à lui donner.

VANNIER.

Eh bien?

MADAME VANNIER.

Eh bien! je veux la marier, moi.

VANNIER.

Mais...

MADAME VANNIER.

Ne vous inquiétez de rien. Je réponds du succès; soutenez-moi seulement, et tout ira à merveille. On vient... Silence!...

SCÈNE XIII

HENRI, GEORGES, NARCISSE, OCTAVE, VANNIER, MADAME MONNIQUET, MADAME VANNIER, MARGUERITE, INVITÉS.

NARCISSE.

Ouf! c'est fini! Ah! ma tante, cette madame Grandchamp est bien pénible!

HENRI, reconduisant Marguerite à sa mère.

Merci, mille fois merci, mademoiselle, et pardon de mes gaucheries.

MADAME VANNIER.

Monsieur Regnard, j'ai un reproche à vous faire.

HENRI.

Lequel, madame?

MADAME VANNIER.

Vous nous négligez. Faites-nous donc le plaisir de venir dîner jeudi prochain avec nous, sans cérémonie.

(Georges s'est rapproché et observe. — Henri, troublé, regarde Marguerite, qui baisse les yeux.)

HENRI.

Oh! madame!...

MADAME VANNIER.

Ne me refusez pas. (A Vannier.) Vous voyez bien, mon ami, que monsieur hésite; joignez-vous à moi.

VANNIER.

Ma femme vous l'a dit, monsieur, cela nous fera le plus grand plaisir.

MADAME VANNIER.

Eh bien! puis-je compter sur vous?

HENRI.

J'irai, madame.

MADAME VANNIER.

Merci. (Gracieusement, à Georges.) Et vous, monsieur, vous voudrez bien nous faire le plaisir d'accompagner monsieur votre frère?

GEORGES.

Impossible, madame. Croyez que je le regrette, mais ma soirée est déjà engagée.

MADAME VANNIER.

C'est nous alors, monsieur, qui sommes à plaindre. (A part.) Voilà l'ennemi. (Haut.) Vous serez des nôtres, Octave?

OCTAVE.

Merci, ma cousine. Je tâcherai.

MADAME VANNIER, bas, à Octave.

A onze heures, demain, chez moi. Il faut que je vous parle.

OCTAVE.

Cela suffit. J'y serai.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MONNIQUET, entrant d'un air bouleversé.

MONNIQUET.

Mesdames et messieurs... mes artistes sont arrivés... on va commencer le concert. Si vous voulez passer dans le grand salon? (A madame Monniquet.) Ah! madame! ah! chère amie!... quel guignon!

MADAME MONNIQUET.

Eh bien, qu'avez-vous?... Vous voilà tout pâle... que s'est-il passé? Voyons... répondez!

MONNIQUET.

Jamais je ne serai maire!...

MADAME MONNIQUET.

Comment?...

MONNIQUET.

Le trouble... le saisissement... Devant monsieur de Vercaussin, tout à l'heure... je me suis trompé!... au lieu d'un angle droit... j'ai fait un angle obtus!...

(Madame Monniquet hausse les épaules en s'éloignant de son mari. — Mouvement général. Chacun se dispose à quitter le salon.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Un salon élégant, chez Georges Regnard.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, BAPTISTIN.

GEORGES, entrant avec Baptistin, qui lui remet une lettre et des journaux.

Il n'est venu personne?

BAPTISTIN.

Non, monsieur.

GEORGES.

C'est bien... (Baptistin sort. Georges décachette la lettre et lit.) « Monsieur le général comte Daubancourt a l'honneur de prier monsieur Georges Regnard de passer aujourd'hui, à deux heures, à son hôtel. » C'est bien, j'irai... Trois ou quatre séances encore, et ce portrait sera fini... Ah! général, il y a quelques mois, quand j'étais dans mon petit atelier de la rue de Vaugirard, vous ne m'auriez pas confié le dernier de vos gens, et aujourd'hui c'est votre illustre visage que mon pinceau va reproduire. J'avais autant de talent, mais j'étais inconnu... Après tout, c'est la loi, elle est juste, et je ne comprends pas ceux d'entre les artistes, qui vont crier par-dessus les murailles que le monde est injuste de ne pas couvrir de croix, de tabatières et de billets de banque un monsieur, qui n'aura d'autres titres de gloire que sa misère et son obscurité... J'ai fait comme tout le monde, j'ai mangé du pain noir, Dieu merci! mais depuis j'ai travaillé; j'ai exposé; le jury a reçu mes tableaux; le public les a favorablement jugés, et ma *Mort de Socrate* et mon *Érigone* ont fait de l'artiste obscur une réputation... Singulière ville que ce Paris! Pas de milieu : le Panthéon ou l'hôpital!... Maintenant, tout vient à moi... chacun se dispute

ma palette. Me voilà le peintre à la mode... J'ai un peu de gloire déjà, et bientôt peut-être je serai riche... O patience! ô courage! admirables vertus, merci!

SCÈNE II

GEORGES, NARCISSE.

NARCISSE.

Bonjour, cher illustre.

GEORGES.

Ah! c'est toi, Narcisse?

NARCISSE.

Je viens fumer un cigare; je ne te dérange pas?

GEORGES.

Non, ma foi; assieds-toi donc...

NARCISSE.

M'asseoir? jamais!

GEORGES.

Pourquoi cela?

NARCISSE.

Devant un grand artiste comme toi c'est debout qu'il faut parler.

GEORGES.

Tu vas recommencer tes folies? Alors, je vais me fâcher.

NARCISSE.

Non, non, ne te fâche pas. Mais c'est que, vois-tu, je me sens un peu intimidé, vrai. Ah! quand tu faisais des portraits à vingt-cinq francs, j'étais à mon aise... Mais à présent que tu les fais payer quinze cents, parole d'honneur, je suis gêné.

GEORGES.

Narcisse!... je me fâche.

NARCISSE.

Oh! je sais que tu es un bon cœur, va; et ce que j'en dis n'est que pour plaisanter.

GEORGES.

A la bonne heure!

(Ils s'assoient tous deux sur un divan.)

NARCISSE.

Figure-toi que je viens de chez Goupil; il y a plus de deux cents personnes devant les gravures de tes tableaux.

GEORGES.

Ah! vraiment? Et que dit-on?

NARCISSE.

On dit que c'est magnifique, pardieu!... Goupil en a déjà vendu cinq cents... On ne parle que de toi... c'est une rage. Et dire que tu as fait le portrait de mon oncle!

GEORGES.

C'est, ma foi, vrai! A propos, comment va-t-il, ce cher monsieur Monniquet?

NARCISSE.

Très-bien; mais il est toujours bien dur pour moi.

GEORGES.

Mon pauvre garçon!

NARCISSE.

Et Henri? il n'est pas là?

GEORGES.

Non; nous demeurons toujours ensemble, mais depuis quelque temps je le vois peu... Il fait sa cour...

NARCISSE.

Ah! c'est vrai... A mademoiselle Vannier?

GEORGES.

Précisément.

NARCISSE.

Qu'est-ce que tu penses de ces gens-là?

GEORGES.

Et toi?

NARCISSE.

Oh! oh! moi!...

GEORGES.

Eh bien?

NARCISSE.

Dame!... c'est très-délicat.

GEORGES.

Enfin, voyons... tu aimes Henri, n'est-ce pas?

NARCISSE.

Comme je t'aime.

GEORGES.

Eh bien, alors, tu dois t'intéresser à son bonheur... Qu'est-ce que c'est que cette famille Vannier?

NARCISSE.

Mon cher, je ne les connais pas personnellement beaucoup, mais j'en ai entendu parler.

GEORGES.

Est-ce qu'ils ont de la fortune?

NARCISSE.

Je ne sais pas. Le père gagne sa vie dans les affaires... C'est un brave homme, dit-on.

GEORGES.

Mais enfin, ils ont un certain train... La mère a toujours des toilettes resplendissantes... Ils reçoivent, ils vont dans le monde... Tout cela coûte cher... Je te dirai que je suis un peu inquiet... Je n'aime pas cette madame Vannier... Il y a dans sa maison quelque chose de louche... On voit chez elle des armoires, où il semble qu'il n'y a rien... Ça me fait l'effet d'être un de ces ménages comme il y en a tant à Paris... où l'on sacrifie tout aux apparences... Je crains qu'Henri ne soit dans une mauvaise voie pour son avenir... Il adore mademoiselle Vannier, qui, du reste, est charmante; il ne rêve que ce mariage, il croit avoir trouvé une famille de l'âge d'or, et je crains qu'il ne se soit trompé.

NARCISSE.

Tu as peut-être raison.

GEORGES.

La mère veut à toute force marier sa fille, parce qu'une fille qu'on ne marie pas, à notre époque, c'est un certificat d'indigence... En voyant Henri qui est jeune, qui a du talent, de l'avenir, qui, bien que médecin, a trop d'imagination pour tenir aux questions d'intérêt, elle s'est dit : Voilà mon gendre.

NARCISSE.

Mais, enfin, il n'y a rien d'avancé?

GEORGES.

Rien d'avancé! si... il est amoureux fou!... Eh! mon Dieu! ce n'est pas que j'éprouve de la répugnance à lui voir contracter un mariage d'amour, puisque moi-même je lui en donne l'exemple. Tu sais quelles sont mes idées là-dessus. Ce n'est que dans une affection partagée que l'on peut trouver, au besoin, force, consolation, espérance, et pour faire contrepoids à l'égoïsme ou à la spéculation, on a du moins l'amour. Qu'on épouse donc la femme qu'on aime, rien de mieux; mais il est du devoir d'un honnête homme de s'inquiéter de la famille qui va devenir la sienne. Eh bien, ces Vannier me paraissent avoir une existence... singulière. C'est ce qui me fait réfléchir.

NARCISSE.

Tu as fait part de tes craintes à Henri?

GEORGES.

Oui... mais il m'a répondu des enfantillages... que je voyais tout en noir... que je méconnaissais la famille de Marguerite... que c'étaient les plus braves gens du monde, et cætera, et cætera. Enfin, à l'entendre, son futur beau-père et sa future belle-mère sont en sucre candi.

NARCISSE.

Diable!

GEORGES.

Oui... cela me préoccupe vivement.

NARCISSE.

Enfin, il n'y a rien de fait?

GEORGES.

Non... je tâcherai de m'environner de tous les renseignements possibles... Je ne veux pas lui laisser faire une sottise... Toi, de ton côté, si tu apprends quelque chose, tiens-moi au courant.

NARCISSE.

C'est entendu... Ah çà! et toi?

GEORGES.

Moi?

NARCISSE.

Ton amour?

GEORGES.

Oh! cela, mon cher ami, c'est différent... je suis sûr de ce que je fais... Dans un mois, je l'espère, Geneviève sera ma femme.

NARCISSE.

Elle a consenti?

GEORGES.

Elle ne sait rien encore... mais je suis allé voir madame Desjardins, sa bienfaitrice, une pauvre vieille femme bien simple et bien naïve, qui s'est mise à pleurer quand je lui ai dit que j'aimais sa fille adoptive et que je voulais l'épouser. Alors, elle m'a parlé de sa jeunesse si triste et si laborieuse... de cette vie d'abnégation et de dévouement, et, en entendant cette douloureuse histoire, je te l'avouerai, mon ami, j'ai pleuré aussi... J'ai compris que Dieu devait une récompense à cette vertu si pure... et que c'était moi qu'il avait choisi pour donner à Geneviève sa part de joie et de bonheur.

NARCISSE.

Tu es le plus honnête homme que je connaisse, Georges, et tu mérites d'être heureux.

GEORGES.

Sois tranquille... il y a au fond de mon cœur quelque chose qui me dit que je ne me trompe pas.

NARCISSE.

Madame Desjardins ne lui a rien dit de ta visite?

GEORGES.

Je l'ai priée de me garder le secret... C'est de la bouche même de Geneviève que je veux savoir si je suis aimé.

NARCISSE.

Et quand lui feras-tu part de tes intentions?

GEORGES.

Aujourd'hui... Elle est venue hier chez moi... j'étais sorti... Elle a remis alors à Baptistin, mon domestique, une lettre, dans laquelle elle m'annonce qu'elle reviendra aujourd'hui à midi... Cela m'inquiète même... Il faut qu'il lui soit survenu quelque chose d'extraordinaire. Si elle allait ne pas m'aimer !

NARCISSE.

Ne pas t'aimer, toi !... Je voudrais bien voir cela !

GEORGES.

Oh! je sais que si cela ne dépendait que de toi... (On frappe à la porte.) Entrez !

SCÈNE III

GEORGES, NARCISSE, GENEVIÈVE.

GEORGES.

C'est elle !

GENEVIÈVE.

Pardon, monsieur Regnard, je suis indiscrète; je m'en vais.

NARCISSE.

Je me retirais, mademoiselle .. Adieu, Georges, à bientôt.

GEORGES.

N'oublie pas ce que tu m'as promis pour Henri.

NARCISSE.

Compte sur moi.

(Il serre la main de Georges, salue Geneviève et sort.)

SCÈNE IV

GEORGES, GENEVIÈVE.

GEORGES.

Comment allez-vous, chère enfant?

GENEVIÈVE.

Bien, monsieur Georges, très-bien.

GEORGES.

Ah! tant mieux!... votre petit mot d'hier m'avait vraiment inquiété.

GENEVIÈVE.

Monsieur Georges, ma visite chez vous, sans motif apparent, a dû vous surprendre, n'est-ce pas?

GEORGES.

Non... j'ai supposé que vous aviez besoin peut-être d'un bon conseil, et, comme vous m'avez accepté pour ami, comme vous savez que je suis un honnête homme, vous êtes venue me le demander... Est-ce cela?

GENEVIÈVE.

Oui, monsieur Georges.

GEORGES.

Mais, Geneviève... vous pleurez?... Mon Dieu! que se passe-t-il?... Parlez, oh! parlez vite!

GENEVIÈVE.

Monsieur Regnard, vous connaissez ma vie, n'est-ce pas?... vous savez que je suis seule sur la terre... qu'à l'exception de madame Desjardins et... peut-être de vous... je n'ai personne qui s'intéresse à la pauvre orpheline.... Eh bien, il y a deux jours, il est venu chez ma maîtresse une dame, qui va à la Nouvelle-Orléans fonder un magasin de modes... Cette dame m'a proposé de m'emmener avec elle, en m'offrant de beaux appointements et des chances d'avenir... Si je me décidais, je devrais partir dans huit jours... Vovs comprenez que cela m'a toute bouleversée!... Quand j'en ai parlé à ma bienfaitrice,

elle m'a dit de bien réfléchir avant d'accepter, puis elle a ajouté : « Mon enfant, monsieur Regnard est notre ami, il a semblé te porter de l'intérêt; va le consulter... dis-lui que c'est moi qui t'envoie. . raconte-lui ce qui t'arrive et fais ce qu'il te dira... » Voilà ce qui m'amène aujourd'hui chez vous, monsieur, et, maintenant que vous savez tout, j'espère que vous me pardonnerez ma démarche?

GEORGES.

Je vous remercie de votre confiance, mon enfant, et je ferai en sorte de la mériter. Ce dont il s'agit pour vous est grave, en effet. Quitter votre pays, où vous avez une existence modeste, il est vrai, mais à peu près assurée, pour courir les chances douteuses de la fortune, c'est un acte qui mérite réflexion. Cependant, si vous vous sentez la force d'oublier la terre natale, si votre cœur ne laisse rien en France... partez! quittez-nous, que rien ne vous retienne! Si, au contraire, en partant vous regrettez quelque chose... ou... quelqu'un!... si vous vous dites : Il y a dans ce pays auquel j'adresse un éternel adieu, un homme qui m'aime et qui mérite peut-être d'être aimé... alors je vous dirai, moi, Geneviève, restez en France! restez près de nous! restez près de moi!

GENEVIÈVE.

Oh! c'est un rêve!

GEORGES.

Vous vous rappelez, n'est-ce pas, le premier jour où je vous vis? Nous parlâmes mariage en riant, et vous me permîtes, si je vous trouvais un mari, de vous le présenter. Eh bien, ce mari, je l'ai trouvé... c'est moi.

GENEVIÈVE.

Vous! oh! c'est impossible!

GEORGES.

Impossible, dites-vous? Ah! c'est vrai... je n'écoutais que mon cœur, je ne pensais qu'à moi... Je me disais : Je l'aime tant, qu'elle doit aussi m'aimer un peu... je m'étais trompé.

GENEVIÈVE.

Monsieur Georges!

GEORGES.

Vous ne m'aimez pas!

GENEVIÈVE.

Moi?

GEORGES.

Parlez!

GENEVIÈVE.

Monsieur Georges, ayez pitié de moi! Je ne sais pas... je ne peux pas vous dire... Votre femme! moi!... Mais avez-vous songé que je ne suis qu'une ouvrière? que je suis orpheline? que je n'ai rien?

GEORGES.

Que m'importe!

GENEVIÈVE.

Enfin, que diraient vos amis, votre famille, le monde?

GEORGES.

Tout ce qu'il leur plaira; je me marie pour moi et non pour les autres. Croyez-vous donc que je m'occupe de l'opinion de quelques niais? Je veux vous épouser parce que vous êtes pauvre, parce que vous êtes orpheline, parce que je vous estime, parce qu'enfin je vous aime!

GENEVIÈVE.

Vous m'aimez, vous?

GEORGES.

Eh bien, Geneviève?

GENEVIÈVE.

Monsieur Georges, répondez-moi franchement... vous ne me trompez pas?

GEORGES.

Vous tromper, chère enfant?... Je n'ai qu'un désir, celui de vous voir ma femme, je vous le jure.

GENEVIÈVE.

Maintenant... ah! maintenant je vous crois... Et je suis bien heureuse, allez!

GEORGES.

Vous consentez?... Vous m'aimez donc?

GENEVIÈVE, *en souriant.*

C'est si loin, l'Amérique!

GEORGES.

Ainsi, vous restez?

GENEVIÈVE, *lui tendant la main.*

Je reste.

GEORGES, *l'embrassant avec transport.*

Allons donc!... Et vive la France!

GENEVIÈVE.

Mais madame Desjardins?... Il faudra lui parler...

GEORGES.

Oh! soyez tranquille, nous sommes très-bien ensemble. Elle était du complot.

GENEVIÈVE.

Comment cela?

GEORGES.

Oui... je m'étais d'abord assuré son consentement.

GENEVIÈVE.

Voyez-vous!

GEORGES.

Elle m'aime beaucoup, et moi je l'adore. Si vous m'aviez refusé, je l'aurais épousée.

GENEVIÈVE.

J'en serais morte de chagrin...

GEORGES.

Et moi donc!... J'en suis quitte pour la peur!...

GENEVIÈVE.

Méchant!

GEORGES.

Oh! comme je vais travailler! Vous resterez toujours dans mon atelier, vous me conseillerez, vous m'aimerez... Si vous saviez comme dans notre dur métier d'artiste on est heureux d'avoir près de soi un ange qui vous soutient, qui ranime votre

foi chancelante, qui éclaire vos ténèbres de son sourire! Quelquefois, voyez-vous, les plus forts, les plus vaillants, ont leurs heures de doute et de défaillance. Souvent l'œuvre qu'on a le plus caressée, en laquelle on croit le plus, cette œuvre est méconnue, insultée, oubliée. Alors on rentre dans son atelier, les larmes aux yeux, la mort dans le cœur. . Eh bien, vous, chère enfant, vous que mon cœur a choisie, vous serez là, près de moi, attentive et pieuse, vous veillerez sur moi... et je vous bénirai; car vous accomplirez cette sainte mission que la femme seule peut remplir : Aimer l'homme, consoler l'artiste...

GENEVIÈVE.

Que vous êtes bon et que je vous aime! Ah! ces devoirs que vous me confiez, je les remplirai dignement, allez! Vous m'avez élevée jusqu'à vous, Georges: je saurai le reconnaître, et si la pauvre Geneviève ne vous apporte en dot que son cœur, ce cœur vous appartient du moins tout entier... Personne avant vous ne l'avait fait battre, personne désormais ne vous l'enlèvera...

GEORGES.

Merci, Geneviève, merci... Je crois en vous comme vous pouvez croire en moi... Maintenant que nous sommes sûrs l'un de l'autre, il faut un peu penser à nos affaires... D'abord, aujourd'hui, ma chère petite femme, vous allez passer à votre magasin pour donner votre démission... Ce soir, j'irai chez madame Desjardins lui annoncer nos bonnes nouvelles, et demain je m'occuperai des démarches que notre mariage va nécessiter.

GENEVIÈVE.

Mais il me semble que c'est un rêve!

GEORGES.

Un rêve? Non pas, s'il vous plaît, une belle et bonne réalité.

MONNIQUET, en dehors.

Je vous dis que je suis un de ses amis... Monniquet... Monniquet!... Entendez-vous, drôle?

BAPTISTIN.

Et moi je vous dis que monsieur est occupé et que vous ne pouvez pas entrer...

GEORGES.

Ah! les importuns! ce diable de Monniquet! Il ne faut pas qu'il vous voie. Il ne doit pas y avoir sur vous l'ombre même d'un soupçon. Passez par cette porte, Geneviève, vous sortirez par mon atelier.

GENEVIÈVE.

Je vous reverrai ce soir, mon ami?

GEORGES.

Ce soir, c'est entendu...

GENEVIÈVE.

Au revoir... Georges.

GEORGES.

Je vous aime...

(Geneviève sort par la droite.)

SCÈNE V

GEORGES, seul.

Maintenant, monsieur Monniquet, je suis à vous... Faire attendre un million!... Bah! Titien faisait bien ramasser son pinceau par Charles-Quint; il est vrai que je ne suis pas Titien, mais monsieur Monniquet n'est pas Charles-Quint... (Il va ouvrir la porte du fond.) Entrez donc, mon cher Monniquet, entrez donc.

SCÈNE VI

GEORGES, MONNIQUET.

MONNIQUET.

Bonjour, cher ami. Ah!... je disais bien que vous me receviez. Et cet imbécile qui ne voulait pas me laisser entrer!... Non, j'avais beau lui dire : « Mais, animal, je suis Monniquet! Monniquet, l'ami, l'admirateur de ton maître! » Rien ne faisait...

GEORGES

Excusez-le, je vous prie, il me croyait dans mon atelier; c'est un très honnête domestique, mais il a deux défauts capitaux : l'entêtement et l'horreur de tout ce qui n'est pas artiste... C'est un original... Il sait que vous êtes un bourgeois, cela lui suffit pour vous chercher malice...

MONNIQUET.

Et je vous ai dérangé?

GEORGES.

Pas le moins du monde.

MONNIQUET.

Ce cher Regnard! les honneurs ne le changent pas; voilà comme j'aime les hommes! Eh bien, vrai, vos succès m'ont fait plaisir; vous êtes un bon garçon. Du reste, je vous avais bien deviné; je disais toujours à ma femme : «Tu verras Georges, je parie qu'il arrivera,» et vous voilà arrivé. Figurez-vous que je passais devant chez vous, quand il m'a pris fantaisie de monter un instant à votre atelier.

GEORGES.

Excellente idée!

MONNIQUET.

Oui, je me disais : «Il y a fort longtemps que je ne l'ai vu, c'est une occasion, et puis, il sera peut-être à travailler, et ces diables de peintres ont toujours des petits modèles...»

GEORGES.

Oh! monsieur Monniquet!

MONNIQUET.

Chut! chut! Je suis un peu scélérat, que voulez-vous? voilà le raisonnement que je me fais : je suis riche, très-riche, malheureusement je n'ai pas d'enfants; madame mon épouse est parfois bien acariâtre, bien revêche... pourquoi donc ne profiterais-je pas des années qui me restent pour me donner un peu de bon temps? Hein! qu'en dites-vous?

lement. Et maintenant, sans indiscrétion, puis-je vous demander si c'est la noblesse ou la fortune que vous épousez?

GEORGES.

Ni l'une ni l'autre, mon cher; ma femme n'a rien.

MONNIQUET.

Ah!

GEORGES.

Pas même un nom.

MONNIQUET.

Ah! ah!

GEORGES.

C'est un enfant naturel.

MONNIQUET.

Bah!

GEORGES.

Mon Dieu, oui.

MONNIQUET.

Ah! par exemple, voilà qui est singulier, vous l'avouerez. Comment! vous qui auriez pu trouver une femme qui... une famille que... enfin... vous allez épouser... Oh! mais croyez bien, mon cher maître, que ce qui me fait parler ainsi, c'est l'intérêt que je vous porte.

GEORGES.

Je le sais.

MONNIQUET.

Certainement, si vous m'aviez parlé de vos intentions, je vous aurais trouvé votre affaire.

GEORGES.

Je n'en doute pas. Mais dans ces choses-là je crois qu'il vaut mieux faire ses affaires soi-même. Savez-vous qui j'épouse?

MONNIQUET.

Ma foi, non.

GEORGES.

Vous la connaissez.

MONNIQUET.

Moi?

GEORGES.

Oui.

MONNIQUET.

Et qui est-ce, s'il vous plaît?

GEORGES.

Mademoiselle Geneviève.

MONNIQUET.

Cette petite ouvrière qui venait chez ma femme?

GEORGES.

Elle-même.

MONNIQUET.

Diable! vous avez bon goût. Elle m'a paru charmante.

GEORGES.

Et si vous saviez quel cœur! quelle bonté! quelle vertu!

MONNIQUET.

Où l'avez-vous donc connue?

GEORGES.

Chez moi... par hasard. Elle est venue faire faire son portrait.

MONNIQUET.

Ah! je comprends.

GEORGES.

Du reste, j'ai fait des recherches, et j'ai appris sur elle tout ce que je pouvais savoir; qu'elle était née en mil huit cent trente-huit, qu'on l'avait trouvée en face l'église Saint-Merry...

MONNIQUET, *pâlissant.*

L'église Saint-Merry?

GEORGES.

Oui.

MONNIQUET.

En mil huit cent trente-huit?

GEORGES.

En mil huit cent trente-huit... Mais qu'avez-vous donc?

MONNIQUET.

Rien... rien... continuez... continuez.

GEORGES.

La pauvre petite était enveloppée dans de mauvais langes, qui pouvaient à peine la garantir du froid.

MONNIQUET, *avec anxiété.*

Et... ces langes... aucun signe?... aucune marque?

GEORGES.

Ah çà! mon cher ami, quel intérêt pouvez-vous prendre à ces détails?

MONNIQUET.

Quel intérêt?... Ah! c'est vrai! vous ne pouvez pas savoir... Enfin, dites-moi, je vous en prie, ces langes étaient-ils marqués?

GEORGES.

Sans doute. De deux lettres : un A et une F.

MONNIQUET, *défaillant.*

C'était elle!... Adèle Fournier!... Georges, mon ami... ce que vous venez de me dire!...

GEORGES.

Au nom du ciel, achevez!

MONNIQUET, *d'une voix pleine de larmes.*

Ah!... ah!... je suis bien heureux!

GEORGES.

Vous pleurez?

MONNIQUET.

Eh bien, oui... oui... je pleure... mais c'est de joie...

GEORGES.

Expliquez-moi...

MONNIQUET.

Mon ami... mon ami... cette jeune fille que vous voulez épouser... c'est... c'est ma fille!...

GEORGES.

Votre fille!

MONNIQUET.

Oui, mon ami. Ah! mon Dieu!.... Il me semble que je vais étouffer. ...

GEORGES.

Baptistin!.... Baptistin!....

MONNIQUET.

Non!.... non..... n'appelez pas..... que personne ne vienne nous troubler..... Ah! ma fille!.... J'ai un enfant!....

GEORGES.

Geneviève..... votre fille!

MONNIQUET.

Écoutez-moi, Georges..... J'étais, au moment où je connus sa malheureuse mère, premier commis dans la maison dont je devins plus tard le chef..... J'avais bien de la peine à venir en aide à la pauvre femme... Un jour elle m'apprit en pleurant qu'elle allait être mère! Que faire? Mon patron m'avait chargé d'achats considérables en Russie..... Je devais partir sans délai et rester longtemps en voyage..... Qu'allait devenir pendant mon absence celle que j'aimais? Tant qu'elle pourrait travailler, cela irait bien; mais ensuite? Je n'osais m'arrêter à cette pensée..... Je partis..... Je lui promis de lui envoyer de l'argent; je lui en envoyai pendant quelque temps; mais bientôt..... toutes mes économies furent épuisées!.... Au bout de huit mois, je revins..... Dès mon arrivée, je cours chez elle..... Le logement était vide.... . Personne ne put me mettre sur sa trace..... Sur ces entrefaites, mon patron, qui voulait me céder sa maison, me proposa d'épouser sa fille..... Refuser, c'était perdre tout mon avenir..... Accepter, c'était renoncer à l'espoir de retrouver mon enfant..... Dans cette situation, je l'avoue, je fus coupable..... L'idée de devenir riche m'éblouit: j'oubliai la pauvre petite et j'épousai madame Monniquet, sans lui faire part de ce qui était arrivé.....

GEORGES.

Ah! monsieur!

MONNIQUET.

J'ai cruellement expié ce crime, allez! J'eus un fils; mais le ciel, qui voulait sans doute me punir, me l'enleva..... Emporté dans le tourbillon des affaires, des grandes entreprises, le souvenir de la mère et de l'enfant s'effaça peu à peu de mon esprit; je les oubliai; cependant, quelquefois, je pensais à l'orpheline, à la mère abandonnée; ma femme me demandait alors ce que j'avais, et alors je ne pouvais rien lui dire!.... Ah! croyez-moi, Georges, je souffrais bien..... Quelquefois, je me faisais à l'idée que la pauvre femme vivait, que sa position s'était améliorée peut-être.

GEORGES.

Je puis vous apprendre la vérité, monsieur..... La mère de Geneviève, abandonnée de tous, en proie à la misère... est morte en confiant son enfant à la charité publique.

MONNIQUET.

Ah! misérable que j'étais! Dire que chaque jour des milliers de crimes pareils se commettent, et qu'il n'y a pas de loi pour les punir!.... Mais ma fille, mon ami..... Quand on pense que je peux dire : Ma fille!.... Parlez-moi d'elle; qui l'a élevée?.... Qui a pris soin de ce pauvre petit trésor?

GEORGES.

Une brave femme, qui l'a retirée de l'hospice et l'a mise en pension, jusqu'au moment où son mari est mort..... Votre fille alors s'est vue forcée de venir, par son travail, en aide à madame Desjardins.

MONNIQUET.

Ah! la chère enfant! Et cette brave femme, où est-elle? où demeure-t-elle?

GEORGES.

Rue des Fossés-Saint-Victor.

MONNIQUET.

Bien, j'y vais.

GEORGES.

Qu'allez-vous faire chez cette femme? lui dire : Madame, je suis le père de cette enfant. Un hasard inattendu m'a fait découvrir le secret de sa naissance. Je viens la réclamer, je..... viens vous la prendre..... Voilà votre intention, n'est-ce pas?

MONNIQUET.

En effet.....

GEORGES.

Eh bien, cette femme vous répondra : Monsieur, ces droits que vous invoquez, vous les avez perdus. Le père et la mère ne sont pas seulement ceux qui donnent la vie, ce sont ceux qui, depuis le jour où l'enfant vient au monde jusqu'à celui où il est maître de ses actions, veillent sur lui, le protégent, lui donnent en même temps que le pain du corps la nourriture de l'âme, entourent son enfance de soins dévoués, son adolescence de sages conseils, et rendent enfin à la société qui les attend, un honnête homme ou une femme vertueuse. Ces saints devoirs, vous les avez oubliés. Vous avez livré aux mille chances du hasard une frêle créature que Dieu vous avait donnée. Vous ne vous êtes occupé ni de ce qu'elle était devenue, ni de ce qu'elle pourrait devenir un jour. Eh bien, moi qui ai partagé mon pain avec elle, qui ai veillé près de son berceau, qui l'ai aimée comme le fruit de mes entrailles, je vous dis : vous n'êtes pas son père, et cette enfant est à moi!

MONNIQUET.

Georges!

GEORGES.

Voilà certes ce qu'elle dirait, et elle aurait raison. D'un autre côté, vis-à-vis de votre fille, de votre fille à laquelle il faudrait tout avouer...

MONNIQUET.

Eh bien?

GEORGES.

Il se pourrait qu'en entendant ce récit, elle vînt à vous...

MONNIQUET.

Oui, je vous comprends; oui, vous avez raison, je le sens. Et puis, pour elle, pour ma femme, pour le monde..... je..... je

me tairai. Il le faut, oui..... je le dois. Mais au moins je veux mettre madame Desjardins à l'abri du besoin et assurer son avenir. Vous me permettrez bien aussi de doter ma fille. Elle aura cent mille francs dans sa corbeille, qui seront censés venir d'un ami de son père..... qui ne peut se faire connaître..... une restitution.

GEORGES.

Monsieur Monniquet, vous paraissez n'avoir pas parfaitement compris mon caractère. Que vous preniez soin de celle qui a élevé votre fille, je n'ai rien à dire, c'est un devoir pour vous. Mais si vous donnez cent mille francs à Geneviève, je ne l'épouse pas.

MONNIQUET.

Comment!

GEORGES.

Je suis un homme bizarre, n'est-ce pas? Oui, je ne fais rien comme les autres; mais que voulez-vous? j'ai mes idées. J'épouse Geneviève parce que je l'aime, et surtout parce qu'elle est pauvre. Je me trouve assez payé par son amour, je n'ai pas besoin d'appoint.

MONNIQUET.

Mais cependant...

GEORGES.

Oh! n'insistez pas, je vous prie, c'est inutile.

MONNIQUET.

Eh bien, soit, orgueilleux entêté! Mais vous ne m'empêcherez toujours pas à ma mort...

GEORGES.

Nous parlerons de cela dans une trentaine d'années.

MONNIQUET.

Et quand la verrai-je, ma fille?

GEORGES.

Laissez-moi arranger cela. Je vous présenterai à madame Desjardins comme un de mes meilleurs amis.

MONNIQUET.

Bientôt?

GEORGES.

Le plus tôt possible.

MONNIQUET.

Pourvu que mon émotion ne me trahisse pas!

GEORGES.

Et quand nous serons mariés, plus tard, j'apprendrai tout à Geneviève.

MONNIQUET.

Vous? Ah! si vous faites cela, mon ami!...

GEORGES.

Espérez, monsieur Monniquet, espérez!

MONNIQUET.

Demain je viendrai vous voir, et vous me parlerez d'elle, n'est-ce pas?

GEORGES.

Oui, oui.

MONNIQUET.

A demain donc, Georges.

GEORGES.

A demain, monsieur Monniquet, et courage!

MONNIQUET.

J'en aurai..... et surtout, ami, rendez-la bien heureuse..... ma fille!

GEORGES.

Oh! soyez tranquille!

MONNIQUET.

Adieu, Georges, adieu.

(Il serre avec effusion la main de Georges et sort.)

SCÈNE VII

GEORGES, *seul.*

Pauvre homme! il s'en va le cœur bien joyeux et bien triste à la fois. Retrouver sa fille et ne pouvoir lui dire hautement,

devant tous : Aime-moi, embrasse-moi ! je suis ton père !... Ah ! c'est cruel ; d'autant plus qu'il a du cœur, ce brave homme... Dois-je avouer ou cacher ce secret à Geneviève ?... Oh ! elle a le droit de tout savoir : elle saura tout, et comme c'est une âme généreuse, elle pardonnera. C'est décidé... Diable ! une heure et demie !... Baptistin !

SCÈNE VIII

GEORGES, BAPTISTIN.

BAPTISTIN.

Monsieur m'a appelé ?

GEORGES.

Je sors. Si mon frère venait, tu lui dirais que je suis à l'hôtel Daubancourt.

BAPTISTIN.

Oui, monsieur.

GEORGES.

A propos... Quand monsieur Monniquet viendra, j'y suis toujours pour lui. Tu entends ?... toujours.

BAPTISTIN.

Cela suffit, monsieur.

(Georges sort.)

SCÈNE IX

BAPTISTIN, seul.

Quel malheur ! recevoir chez soi, à toute heure, un pareil être ! un bourgeois !... Et dire que mon maître est un artiste, un véritable, un grand, et qu'il ouvre sa porte à de pareilles espèces, qui ne savent seulement pas distinguer un Corrège d'un Ribeira !... Quel malheur !... Par Apollon ! je suis domestique, mais on m'offrirait dix mille francs pour servir un bourgeois que je refuserais... oh ! je refuserais !...

SCÈNE X

HENRI, BAPTISTIN, MADAME VANNIER.

HENRI, à madame Vannier.

Veuillez donc prendre la peine d'entrer, madame. Baptistin, où est Georges ?

BAPTISTIN.

Il est sorti, monsieur.

HENRI.

Il est sorti?... Ah!... c'est contrariant. Et où est-il?

BAPTISTIN.

Chez le général Daubancourt.

MADAME VANNIER.

Eh bien, cher monsieur Regnard, je vais me retirer.

HENRI.

Pas du tout, madame, je ne l'entends pas ainsi. Vous avez témoigné le désir de visiter l'atelier de mon frère, et c'est lui-même qui sera heureux de vous en faire les honneurs. Si vous le permettez, je vais aller le chercher?

MADAME VANNIER.

N'en faites rien, je vous prie; je reviendrai un autre jour, quand monsieur votre frère sera prévenu. Mais le déranger, je ne le souffrirai pas.

HENRI.

Encore une fois, madame, je vous assure que Georges serait extrêmement contrarié si je n'allais pas le prévenir que vous êtes chez lui.

MADAME VANNIER.

Le croyez-vous vraiment?

HENRI.

J'en suis sûr.

MADAME VANNIER, *montrant Baptistin.*

Au moins, envoyez ce garçon.

HENRI.

Permettez-moi d'y aller moi-même. (*A part.*) Il ne pourra pas me refuser, moi.

MADAME VANNIER.

Si vous saviez comme vous me fâchez!

HENRI.

L'hôtel Daubancourt est à deux pas. Dans dix minutes nous serons ici.

MADAME VANNIER.

Mais dites bien à monsieur votre frère que c'est malgré ma défense.

HENRI.

Oui, madame, je prends tout sur moi. Viens, Baptistin.

(Henri et Baptistin sortent.)

SCÈNE XI

MADAME VANNIER, seule.

Réussirai-je? Tout dépend du frère, de ce puritain. Voilà l'obstacle... Il combattra probablement mes projets... C'est un homme positif... Il n'est pas amoureux, il sera défiant... Mais il faut que ce mariage se fasse. Je le veux. Il est nécessaire! Henri aime trop ma fille pour regarder la dot de bien près. Quelle fortune de l'avoir rencontré! il a de l'avenir, il arrivera... Je marierai donc ma fille! Quelle leçon pour toutes ces bonnes amies, ces charitables millionnaires, qui ne peuvent me pardonner d'avoir d'aussi belles toilettes qu'elles et de marcher dans le monde leur égale! Mais par quels moyens peut-elle soutenir son train? Comment fait-elle? Ah! ceci, c'est mon secret, et je le garde. Elles n'avaient qu'une seule arme, ma fille : « Elle ne la mariera jamais, on n'en veut pas, elle n'a pas de dot! » Eh bien! moi, je la marierai et... je la doterai... Pour cela il faut que monsieur Georges consente. Il consentira. (Elle s'approche d'une table sur laquelle sont étalés divers journaux.) Tiens!... l'Ouest est monté de douze francs!... Et Octave qui n'est pas venu me prévenir! Il faut qu'il vende. Je lui écrirai ce soir. On vient... ce sont eux.

SCÈNE XII

HENRI, GEORGES, MADAME VANNIER.

HENRI.

Voilà Georges, madame.

GEORGES.

Madame, combien je regrette...

MADAME VANNIER.

Monsieur Regnard, vous me voyez au désespoir. Monsieur votre frère n'a rien voulu entendre... j'avais beau le supplier de ne pas vous arracher à vos travaux, il ne m'a pas écoutée.

GEORGES.

Il a bien fait, madame; mais il aurait dû me prévenir : je serais resté.

MADAME VANNIER.

Vous savez combien les femmes sont curieuses... Figurez-vous que je n'ai jamais visité l'atelier d'un peintre et surtout d'un grand peintre... J'ai témoigné devant monsieur Henri le désir de voir vos œuvres, il m'a assuré que cela ne serait pas indiscret, et, malgré ma résistance, m'a entraînée. Ne vous en prenez donc qu'à lui, monsieur.

GEORGES.

Mon Dieu, madame, vous attachez réellement à cette visite une importance qui ne laisse pas que de m'embarrasser un peu. Je suis très-heureux de vous recevoir, d'autant que, d'après ce que mon frère m'a confié, vous ne seriez bientôt plus une étrangère pour lui.

MADAME VANNIER.

En effet, monsieur, il a été question...

GEORGES.

D'un mariage, je le sais. Mon frère sollicite l'honneur d'entrer dans votre famille.

MADAME VANNIER.

Et puis-je vous demander, monsieur, si vous approuvez ce projet?

GEORGES.

C'est chose grave, un mariage; et avant tout, je crois qu'il faut en cela une grande franchise. Mon frère n'a rien... que du talent et de l'avenir. Dot assez mince, vous en convien-

drez. Tandis que vous, madame, votre position, votre fortune...

MADAME VANNIER.

Oh! monsieur, je vous en prie...

GEORGES.

Vous avez donc droit à ce que votre gendre apporte à sa femme une dot au moins égale à celle que vous lui donnez. Or, je vous le répète, mon frère n'a rien.

MADAME VANNIER.

Et c'est peut-être là, monsieur, ce qui nous déciderait, mon mari et moi, à agréer sa demande.

GEORGES.

Comment?

MADAME VANNIER.

Je ne suis qu'une bourgeoise, monsieur, mais croyez bien que mes sentiments sont assez élevés pour apprécier à l'égal de quelques billets de mille francs l'honorabilité, la jeunesse et le talent. Monsieur votre frère est pauvre, dites-vous? Eh! mon Dieu! d'autres étaient pauvres qui se sont enrichis par le travail. Certes, ma fille peut aspirer à un parti plus brillant, pécuniairement parlant, que monsieur Henri Regnard; mais je ne sache pas qu'elle puisse rencontrer un cœur plus élevé, un plus honnête homme. C'est bien quelque chose cela, n'est-ce pas, monsieur?

GEORGES, à part.

Voilà une bien digne femme... ou une grande rouée!...

HENRI, bas, à Georges.

M'avoueras-tu que tu la jugeais mal?

GEORGES, de même.

Je l'espère!...

MADAME VANNIER, à part.

Je crois que le tigre devient agneau.

GEORGES.

Vous avez prononcé de bonnes et généreuses paroles, madame. Mais monsieur votre mari, que pense-t-il de ce mariage?

MADAME VANNIER.

Monsieur Vannier voyage en ce moment. Je lui ai écrit à ce sujet, et il m'a répondu qu'il s'en rapportait à moi. Du reste, il sera bientôt de retour, et monsieur votre frère pourra s'assurer par lui-même de ses dispositions.

HENRI.

Ah! pourvu qu'il consente!

GEORGES.

Et quand à peu près sera-t-il à Paris?

MADAME VANNIER.

Mais... je pense... dans une quinzaine de jours.

GEORGES.

Eh bien, madame, j'aurai l'honneur, à cette époque, de me présenter chez vous et de vous demander solennellement pour mon frère la main de mademoiselle Vannier.

MADAME VANNIER.

Que ces enfants soient heureux, c'est tout ce que je souhaite.

GEORGES.

Nous ferons notre possible pour cela. Et maintenant, madame, voulez-vous venir voir mes tableaux?

MADAME VANNIER.

Volontiers, monsieur. (A part.) Allons, je crois que maintenant. . j'ai mon gendre!

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Un riche salon chez M. Vannier.

SCÈNE PREMIÈRE

OCTAVE, MADAME VANNIER; **ils sont assis tous deux.**

OCTAVE.

Ainsi, ma chère cousine, vous persistez dans vos ordres?

MADAME VANNIER.

Sans doute.

OCTAVE.

Vous avez tort.

MADAME VANNIER.

Comment? Et pourquoi cela?

OCTAVE.

Parce que ces valeurs ont trop monté depuis quelque temps pour ne pas éprouver maintenant une baisse considérable. On s'attend à de graves nouvelles!... Ensuite, c'est demain la liquidation, songez aux différences.

MADAME VANNIER.

Allons donc!

OCTAVE.

Je vous le répète, l'achat que vous voulez faire est hasardé. Attendez à demain.

MADAME VANNIER.

Demain! demain! Je vous dis que c'est aujourd'hui qu'il faut agir. Je suis certaine du succès. J'ai tout pesé, tout considéré, et à moins d'un de ces coups de foudre que la sagesse humaine est impuissante à prévoir, je dois réussir.

OCTAVE.

Ainsi, j'achèterai quand même?

5.

MADAME VANNIER.

Oui. Je connais le terrain; il est solide et j'ai confiance.

OCTAVE.

Vous jouez là un jeu brûlant.

MADAME VANNIER.

Ah çà! depuis quand êtes-vous devenu si austère? Platon enseigne-t-il maintenant la morale sous le portique de la Bourse? Vous savez très-bien, vous qui avez mes secrets, que ce n'est qu'à l'aide des affaires que je suis parvenue à tenir un certain rang et à me montrer dans le monde avec un luxe que j'aurais été bien en peine de me procurer autrement. Ce n'est pas l'argent que gagne monsieur Vannier qui, avec les exigences actuelles, m'aurait permis de garder ma maison sur le pied où je l'ai mise. Que voulez-vous? je ne fais ni ne défends la loi, je la subis. Il faut aujourd'hui paraître, à quelque prix que ce soit; et j'aime mieux devoir mon aisance à des combinaisons, en définitive, avouables, qu'à la complaisance de certains hommes. Voilà pourquoi je vous saurais gré de passer à la Bourse le plus tôt possible.

(Elle se lève.)

OCTAVE.

J'y vais de ce pas.

MADAME VANNIER.

Vous n'oublierez pas que nous dînons à six heures?... Toute la famille... Et puis les Monniquet, Bianchon, les Durand! Croyez-vous que ce sera un beau triomphe pour moi?

OCTAVE.

Magnifique! Madame Monniquet surtout est furieuse.

MADAME VANNIER.

C'est très-amusant. Mais, silence! voilà Marguerite.

SCÈNE II

OCTAVE, MADAME VANNIER, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Bonjour, Octave.

OCTAVE.

Bonjour, ma cousine. C'est donc aujourd'hui le grand jour?

MARGUERITE.

Et je suis bien contente, allez. Maman, il faudrait envoyer chez la fleuriste. Ma coiffure n'est pas arrivée; jamais elle ne sera prête.

OCTAVE.

Voulez-vous que j'y passe?

MARGUERITE.

Oh! vous seriez bien gentil. Mademoiselle Clémentine, rue Vivienne. Vous vous rappellerez?

OCTAVE.

Parfaitement.

MARGUERITE.

Qu'elle vienne tout de suite, tout de suite.

OCTAVE.

Soyez tranquille.

MARGUERITE.

Et revenez vite.

OCTAVE.

Je vous le promets.

MADAME VANNIER.

N'oubliez pas ce que je vous ai recommandé, Octave.

OCTAVE.

C'est parfaitement entendu. A bientôt!

MARGUERITE.

Quoi donc, maman? Est-ce que je puis savoir?

MADAME VANNIER.

Oh! rien... un chiffon.

(Octave salue et sort.)

SCÈNE III

MADAME VANNIER, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Oh! certainement, quand je serai mariée, je quitterai cette

Clémentine. Une telle inexactitude, un jour pareil!... C'est impardonnable.

MADAME VANNIER.

Allons, voyons, petite, calmez-vous... Octave va passer chez elle, il la sermonnera, et tu auras ta coiffure.

MARGUERITE.

Mais c'est que, maman, je tiens beaucoup à ce qu'Henri me trouve belle.

MADAME VANNIER.

Tu l'aimes donc bien, ton futur, que tu tiens à lui paraître si jolie?

MARGUERITE.

Oh! oui, maman, je l'aime, et depuis longtemps.

MADAME VANNIER.

Alors ce mariage te rend bien heureuse?

MARGUERITE.

C'est-à-dire que s'il ne se faisait pas, je crois que j'en mourrais.

MADAME VANNIER.

Enfant! Dans notre siècle, on ne meurt plus d'amour...

MARGUERITE.

Eh bien! moi je crois que je ne suis pas de mon siècle... Comprends donc mon bonheur! Être la femme d'Henri et la belle-sœur de ma petite Chantelilas, que voilà maintenant madame Georges Regnard! Vivre entre ces deux chères affections! Ah! je serais bien injuste, si je ne me trouvais pas la plus heureuse des femmes!

MADAME VANNIER.

Que j'ai de plaisir à t'entendre parler ainsi!

MARGUERITE.

Bonne mère! (Elle l'embrasse.) Mais comment se fait-il que mon père ne soit pas encore là? (On entend sonner au dehors.) On sonne!... Ce doit être lui!...

MADAME VANNIER.

Probablement.

MARGUERITE.

Oh! gronde-le bien fort, petite mère, pour nous avoir ainsi tourmentées.

MADAME VANNIER.

Sois tranquille, il va être traité comme il le mérite.

(Marguerite remonte vivement la scène; M. Vannier paraît. Il est en costume de voyage.)

SCÈNE IV

VANNIER, MADAME VANNIER, MARGUERITE.

VANNIER.

Ma chère amie! ma chère Marguerite! (Il les embrasse toutes deux avec effusion.) Vous étiez inquiètes, n'est-ce pas? Figurez-vous que nous avons eu, près d'Orléans, un wagon qui a déraillé. Nous sommes restés une heure sur la voie. Mais il n'y a eu aucun accident, heureusement, et me voilà enfin près de vous. (A Marguerite.) Mais venez donc encore m'embrasser... madame.

MARGUERITE.

Oh! madame... pas encore.

VANNIER.

Bientôt. Car, d'après ce que m'a écrit ta mère, les bans sont publiés. On signe le contrat aujourd'hui, et dans deux ou trois jours on va à l'église...

MADAME VANNIER.

En effet, voilà ce qui a été arrêté, sauf votre avis.

VANNIER.

Oh! vous savez bien que depuis que nous sommes mariés votre avis a toujours été le mien. Vous êtes la tête forte du ménage, et il n'en va que mieux. Ainsi, ce que vous avez fait est certainement bien fait.

MADAME VANNIER.

Eh bien, mon ami, si vous n'êtes pas trop fatigué de votre voyage, je désirerais causer avec vous du contrat de notre fille. J'ai beaucoup de choses à vous dire à ce sujet.

VANNIER.

Mais très-volontiers.

MADAME VANNIER, à Marguerite.

Laisse-nous, mon enfant. Va faire ta toilette.

VANNIER.

Va, chère petite. Nous allons parler de ton bonheur.

MARGUERITE.

Comment! vous me renvoyez!... Eh bien, c'est gentil!

(Marguerite sort.)

SCÈNE V

VANNIER, MADAME VANNIER.

MADAME VANNIER.

Veuillez maintenant, mon ami, m'écouter sérieusement, et venez vous asseoir près de moi.

VANNIER.

Mon Dieu! quel ton solennel!

MADAME VANNIER.

On nous croit riches, nous ne le sommes pas. Vous gagnez douze ou quinze mille francs à peu près par an, qui sont à peine suffisants pour notre entretien. Cependant, n'est-ce pas? il faut aller dans le monde, y conduire votre fille, et vous ne savez pas que cela coûte, le monde.

VANNIER.

Je sais que vous êtes une femme d'ordre, et vous dirigez si bien vos finances, que je me suis souvent étonné qu'avec nos ressources modestes vous puissiez vivre comme vous le faites. Oui, vraiment, je me dis quelquefois : Il faut que ma femme

ait près d'elle un génie familier qui lui fasse découvrir des trésors. Car je vous vois toujours avec les toilettes les plus fraîches; vous allez au théâtre...

MADAME VANNIER.

Avec les loges qu'on nous offre.

VANNIER.

Vous donnez des dîners que mes amis proclament excellents.

MADAME VANNIER.

Oui, nous envoyons chez Chevet, et toute la semaine nous vivons avec les miettes... Qu'importe, l'honneur est satisfait!

VANNIER.

Chère amie, vous savez bien que je fais pour vous et pour Marguerite tout ce que je peux. Je travaille sans relâche; toujours en route, aujourd'hui à Londres, demain à Bruxelles... Jamais, pour mon propre compte, je ne dépense...

MADAME VANNIER.

Il ne s'agit pas de cela. Vous paraissez ne pas me comprendre. Je vais m'expliquer plus clairement. A force d'économie, j'étais parvenue à cacher jusqu'ici notre misère dorée. Cependant, Marguerite ne se mariant pas, notre crédit était menacé. Plusieurs partis s'étaient déjà présentés, des notaires, des commerçants, des agents de change. Mais à ceux-là il fallait de l'argent comptant, et beaucoup. J'eus donc soin de les écarter. Tout cela put se faire pendant deux ou trois ans; mais le monde, qui veut avoir raison de tout, se demanda enfin le motif de ces refus continuels, et en arriva, oh! j'en ai eu la preuve, à des suppositions désobligeantes pour nous et blessantes pour notre fille.

VANNIER.

Enfin, où voulez-vous en venir?

MADAME VANNIER.

A ceci : du train dont marchaient les choses, je voyais qu'il allait falloir nous résigner à garder notre fille, et à laisser ainsi le champ libre aux railleries, aux interprétations de toutes sortes, lorsque monsieur Henri Regnard devint amoureux de Marguerite. C'était l'homme qu'il me fallait; j'étais aux abois.

nul gendre ne se présentait plus. Ils semblaient tous avoir deviné que la dot de notre fille pouvait bien n'exister que dans leur imagination. Ces prétendus ont le flair des chiens de chasse! Monsieur Regnard nous sauvait. Jeune, amoureux, enthousiaste et crédule, je ne pouvais mieux rencontrer.

VANNIER.

Laissez-moi cependant vous rappeler, ma chère amie, que lorsque vous m'avez écrit à ce sujet, je vous ai répondu que ce jeune homme commençait sa carrière, qu'il était pauvre, plus que pauvre même.

MADAME VANNIER.

C'est vrai.

VANNIER.

Enfin... tranchons le mot... il n'a pas le sou.

MADAME VANNIER.

Eh bien!... et nous?...

VANNIER.

Nous!... nous!... que diable! je gagne de l'argent, moi!

MADAME VANNIER.

Il en gagnera aussi... Asseyez-vous donc. Quand je crus le moment venu de frapper le dernier coup, je pris un jour Henri à part, et le regardant bien en face, je lui dis: «Monsieur Henri, vous aimez ma fille, ma fille vous aime, je le sais. Vous êtes un honnête homme, j'ai foi en vous: prenez-la, et je vous donne, avec elle, soixante mille francs! »

VANNIER.

Soixante mille francs!... Comment! vous...

MADAME VANNIER.

Attendez donc! Henri pâlit, rougit, puis finit par fondre en larmes en m'appelant sa mère! J'avais remporté la victoire!

VANNIER.

Soixante mille francs!

MADAME VANNIER.

Oui, monsieur. Oh! je vois bien que vous me croyez folle.

VANNIER, *atterré.*

Soixante mille francs!

MADAME VANNIER.

Eh bien? Il s'agit de les promettre sans les avoir, n'est-ce pas? Rien de plus facile. Le principal est de ne pas démentir notre réputation de fortune. Mon gendre ira dire partout que sa dot est superbe : le but est atteint.

VANNIER.

Mais le contrat, en quels termes peut-il être rédigé?

(*Madame Vannier se lève, va prendre dans le tiroir d'un secrétaire un rouleau de papier et revient s'asseoir.*)

MADAME VANNIER.

En voici une copie. Parlons d'abord du capital. Je le divise en deux parts. La première, de trente mille francs, ne sera payable qu'après ma mort, ou la mort du survivant de nous. Précaution fort sage : mon gendre pourrait compromettre la fortune de sa femme par de mauvaises spéculations, il faut donc la sauvegarder. C'est très-juste et très-paternel, n'est-il pas vrai, mon ami?

VANNIER.

Très-paternel, effectivement.

MADAME VANNIER.

Ci, trente mille francs. Quant aux autres trente mille francs, nous les divisons par cinquièmes, exigibles seulement en nous prévenant six mois d'avance, avec, remarquez bien ceci, avec le consentement de la future épouse.

VANNIER.

Et si elle consent?

MADAME VANNIER.

Rassurez-vous : Marguerite est une fille bien élevée, qui ne m'a jamais désobéi. Elle aura ses instructions en conséquence, et ne consentira jamais. (*Vannier se lève.*) Asseyez-vous donc. D'ailleurs, en supposant quelle cédât aux instances de son mari, nous aurions toujours six mois pour aviser. Or, qui a terme ne doit rien. Voici donc le capital amorti. Maintenant, passons aux intérêts. Soixante mille francs, à cinq pour cent, donnent par an trois mille francs, soit deux cent cinquante

francs par mois, qui nous gêneraient bien encore un peu. Eh bien, voici ce que je dis alors à mon gendre : Mon cher ami, vous n'avez pas de famille, nous vous en servirons. Nous avons une maison toute montée, venez l'habiter avec nous. Voyez que d'avantages! D'abord, quand vous serez sorti pour vos affaires, votre femme ne sera pas seule. Elle aura près d'elle sa mère qui la surveillera, qui se fera gardienne de son honneur et du vôtre. Ensuite, les frais d'installation dans un nouvel appartement vous coûteraient fort cher; vous réalisez donc, en vous servant du nôtre, une économie notable; et puis, quand vos clients viendront vous voir dans un somptueux logis, ils vous trouveront le double de talent, ce qui doublera par la suite votre clientèle. Résultat précieux, convenez-en... Henri, séduit par cette brillante perspective et poussé à ce parti par sa femme, qui de cette façon ne se verra pas éloignée de sa mère; Henri, dis-je, accepte; mais comme il a trop de fierté pour vouloir être, ainsi que sa femme, à la charge de ses parents, il nous propose naturellement de payer sa pension; nous fixons cette pension à deux cents francs par mois, ce qui n'est certes pas trop cher par le temps qui court. Or, qui de deux cent cinquante en paye deux cents, restent cinquante francs, que nous versons scrupuleusement chaque mois entre les mains de notre gendre; ce qui fait que pour la modique somme de six cents francs par an, nous avons établi supérieurement notre fille. Eh bien, que pensez-vous de mon petit plan, monsieur Vannier?

VANNIER.

J'en admire l'habileté! Mais pourquoi promettre une dot d'un chiffre aussi élevé?

MADAME VANNIER.

Et comment triompher autrement des objections de monsieur Georges? Cet économiste aurait facilement prouvé à son frère qu'épouser une femme pauvre, quand on est pauvre soi-même, est une sottise; mais ma fille est riche : quelle raison donner alors pour s'opposer à ce mariage?

VANNIER.

Il n'en est pas moins vrai que nous nous engageons à fournir une somme que nous ne pouvons pas payer.

MADAME VANNIER.

Qu'en savez-vous? D'après les clauses du contrat, la dot n'est pas exigible maintenant. Eh bien, qui vous dit qu'il ne se présentera pas, d'ici à quelques années, des affaires productives, de bonnes opérations, qui vous mettront à même de tenir votre parole? Il fallait gagner du temps, je l'ai fait, voilà tout. Nous sauvons le présent sans compromettre l'avenir.

VANNIER.

Henri ne signera pas un contrat pareil, son frère l'en empêchera. Il demandera des garanties, des hypothèques, quelque chose enfin, qui donne à ce capital de soixante mille francs une apparence sérieuse.

MADAME VANNIER.

Il ne demandera rien. Hier, ils sont venus avec moi chez le notaire; on a lu le contrat. Monsieur Georges a voulu parler, Henri l'a arrêté en lui disant : « Mon ami, ne discutons pas, je te prie; je prévois tes objections : tu voudrais qu'on me remît ces soixante mille francs en billets de banque ou en actions au porteur. Mais moi, je n'ai pas besoin de fonds, quant à présent; si cet argent était entre mes mains, il m'embarrasserait fort, je te le jure. Laissons-le donc dans celles de mon beau-père, cela le gênerait peut-être de le retirer de ses affaires; en le gardant, il le fera produire. Pourvu qu'il m'en serve les intérêts, c'est tout ce que je demande. Quant aux garanties, j'ai la parole de monsieur Vannier. »

VANNIER.

Le brave jeune homme! Mais vous savez cependant... Mon Dieu! comment faire? comment faire?

MADAME VANNIER.

Vous voyez bien qu'Henri signera. Remerciez-moi donc, monsieur, car, grâce à moi, nous voilà tirés d'un terrible embarras.

VANNIER.

Et Marguerite ne sait rien de tout cela?

MADAME VANNIER.

Naturellement; à quoi bon l'informer maintenant de ces

détails? Quand elle sera mariée, jé lui dirai ce que j'attends d'elle et ce qu'elle devra faire. Allez à présent vous préparer, mon ami, et revêtir votre habit noir, car ces messieurs vont venir. Moi, je vais donner quelques ordres pour le dîner.

VANNIER.

Savez-vous bien que vous n'êtes pas une femme?

MADAME VANNIER.

Et que suis-je donc?

VANNIER.

Un avoué!

MADAME VANNIER, en souriant.

Heureusement. Nos affaires en vont mieux, et je vous épargne des vacations. A tout à l'heure, mon ami.

(Madame Vannier serre la main de son mari et sort.)

VANNIER.

Allons, père de famille, travaille, travaille double. Cette dot promise, c'est l'honneur de ta fille et le tien. Soyez donc tranquille, monsieur Regnard, je ne laisserai pas protester ma signature!

(Il sort par le fond.

SCÈNE VI

MARGUERITE, seule; elle est d'une grande pâleur et s'appuie à chaque meuble en chancelant.

Oh! mon Dieu! quel réveil!... Là... de cette chambre... j'ai tout entendu!... Ah! ma mère, que vous avais-je fait pour briser ainsi mon bonheur? Car maintenant que je connais la vérité, maintenant que je sais dans quel piége Henri est attiré, je ne dois plus l'épouser : ce mariage serait un crime, une lâcheté! Lui, l'honneur, la probité même, victime d'une telle machination, d'un calcul aussi indigne!... non, c'est impossible! Mais comment faire? Henri va être ici dans quelques instants, je ne puis lui expliquer ma conduite sans avoir à rougir alors pour ma mère. Que faire? que devenir?... Ah! je suis sauvée! j'ai encore une heure devant moi, je vais écrire à monsieur Georges qu'il vienne sur-le-champ, que j'ai à lui

parler. Devant Henri, je ne pourrais pas mentir, tandis que je donnerai à son frère une raison, un prétexte... je verrai... je trouverai... Henri me maudira peut-être, mais ma conscience sera satisfaite et ma mère sauvée!...

(Elle s'approche d'une table et se met à écrire; Henri paraît au fond; il s'arrête immobile, et regarde Marguerite avec amour.)

SCÈNE VII

HENRI, MARGUERITE.

HENRI.

Marguerite! chère Marguerite!

MARGUERITE.

Henri!

HENRI.

Excusez-moi de devancer l'heure fixée, mais je n'ai pu résister à mon impatience. J'ai laissé Georges à la maison, et je suis accouru près de vous. M'en voulez-vous, Marguerite?

MARGUERITE.

Non, certes...

HENRI.

Quand je pense que dans une heure nous allons signer le premier acte qui nous enchaîne l'un à l'autre, et que dans quelques jours vous allez être ma femme!

MARGUERITE, à part.

Sa femme, hélas!

HENRI.

Ah! tenez, Marguerite, vous ne savez pas ce que ce nom fait naître en mon cœur de sentiments exquis et de joies infinies.

MARGUERITE, à part.

Oh! mon Dieu!

HENRI.

Mais qu'avez-vous? vos regards se détournent des miens... votre front est pâle... votre main brûlante... Vous souffrez! Au nom du ciel, répondez-moi! Vous m'aimez, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Monsieur Regnard, je ne sais pas mentir : oui, je vous aime!

HENRI.

Chère Marguerite! Mais alors que signifient ces larmes que je vois dans vos yeux, cette agitation, ce trouble, lorsque nous touchons au but de tous nos vœux?

MARGUERITE.

Écoutez-moi. Lorsque vous avez demandé ma main à ma mère, vous avez pu voir, Henri, que cette union me comblait de joie et que mon cœur répondait au vôtre. J'étais heureuse, alors, oh! bien heureuse, je vous le jure, de devenir votre femme. Mais aujourd'hui...

HENRI.

Eh bien?

MARGUERITE.

Aujourd'hui... ce mariage... est impossible!

HENRI.

Grand Dieu!

MARGUERITE.

Oh! ne m'interrogez pas. Vous voyez bien que je souffre, que je pleure! Par pitié, Henri, ne me demandez rien, car je ne puis, je ne dois rien vous répondre.

HENRI.

Il s'est passé quelque chose de terrible, je le vois... Peut-être un misérable, jaloux de mon bonheur, m'a-t-il calomnié auprès de vous?

MARGUERITE.

Non, Henri.

HENRI.

Vos parents, alors, ont réfléchi et me refusent leur consensentement?

MARGUERITE.

Ils ignorent ma résolution.

HENRI.

Alors, c'est vous, Marguerite, vous qui m'avez trompé. Vous ne m'aimez pas?

MARGUERITE.

Henri! Henri!...

HENRI.

Tenez, vous me rendriez fou! Parlez, je vous en prie. Vous ne pouvez, sans un motif bien grave, revenir sur votre résolution, me reprendre votre parole, quand vous savez que vous me faites ainsi le plus malheureux des hommes!

MARGUERITE.

En effet, Henri, il y a un obstacle terrible à l'accomplissement de notre mariage. Mais cet obstacle est un secret qui ne m'appartient pas. Je dois me taire.

HENRI.

Marguerite! Mais songez donc que c'est impossible! Que dans un moment, mon frère, vos amis vont arriver, que devant eux vous ne pouvez me faire cet affront sanglant... que je vous aime, que je ne puis consentir à vous perdre, sans savoir au moins pourquoi je vous perds; que cet obstacle dont vous parlez, je puis le briser quand je le connaîtrai.

MARGUERITE.

Non, Henri, vous ne le pourriez pas.

HENRI.

Ainsi, vous refusez de me répondre? Vous renversez d'un mot toutes mes espérances, vous me précipitez dans un abime de douleurs, et vous dites que vous m'aimez! Étrange amour que le vôtre, mademoiselle! amour qui désole et qui tue!

MARGUERITE.

Mon Dieu! soutenez-moi!

HENRI.

Mais vous comprenez bien, cependant, que je ne me laisserai pas ainsi torturer par vous, sans avoir au moins une

explication de votre conduite! Je vais voir votre mère, lui parler et je saurai bien...

MARGUERITE, l'arrêtant.

Henri! Henri!... Si vous m'aimez comme vous le dites, vous ne demanderez rien à ma mère.

HENRI.

Comment!

MARGUERITE.

Elle ne sait rien... elle ne doit rien savoir.

HENRI.

Mais enfin, que s'est-il donc passé? Marguerite, ma bien-aimée, voyons, répondez-moi. Hier, votre regard humide s'attachait doucement sur le mien; votre main cherchait la mienne. Oh! hier, vous m'aimiez! Aujourd'hui, voilà que tout est brisé, détruit, anéanti! Ces serments, que vous paraissiez si heureuse de me faire, vous les oubliez. Ce mariage, mon rêve, mon bonheur, vous y renoncez. Ah! tenez, répétez-moi encore qu'il est impossible, car je ne puis vraiment me figurer que ce soit vous, Marguerite, vous ma fiancée, mon amour et ma joie, qui ayez le courage de me faire un si cruel chagrin!

MARGUERITE.

Ce n'est pas vous qui souffrez le plus, Henri.

HENRI, cachant sa tête dans ses mains.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MARGUERITE.

Voyons, Henri, vous me croyez une honnête fille, incapable d'une mauvaise action, n'est-ce pas? Eh bien, sur tout ce que j'ai de plus sacré au monde, ni vous ni moi ne sommes cause de ce malheur : c'est la fatalité.

HENRI.

La fatalité! mot banal, qui sert chez les femmes à cacher les défaillances du cœur!

MARGUERITE.

Henri!

(Madame Vannier entre.)

HENRI.

Marguerite!... Je souffre horriblement. Il faut que j'aie le mot de cette énigme, il me le faut. Et malheur à celui qui s'est jeté sur ma route!

MARGUERITE, apercevant madame Vannier.

Ma mère!

SCÈNE VIII

HENRI, MADAME VANNIER, MARGUERITE.

MADAME VANNIER.

Qu'y a-t-il donc, mes enfants? Il paraît que j'arrive au milieu d'une brouille. Le jour du contrat! C'est commencer de bonne heure. Voyons, Marguerite, je suis sûre que tu n'as pas été raisonnable. Tu auras demandé à ton futur quelque chose d'impossible, et il se sera excusé de ne pouvoir te l'offrir, ce qui aura rendu tes beaux yeux tout rouges. N'est-ce pas, Henri? N'est-ce pas, Marguerite? Pas de réponse! C'est donc grave, dites, Henri?

HENRI.

Très-grave, madame, et je viens vous prier de demander vous-même à mademoiselle....

MADAME VANNIER, surprise.

A mademoiselle?

HENRI.

A mademoiselle votre fille, pourquoi, après avoir donné son consentement à notre mariage, elle refuse de m'épouser.

MADAME VANNIER.

Ah çà! mon ami, il y a certainement un de nous trois qui a perdu la raison. Je serais tentée de croire que c'est vous, Henri.

HENRI.

Plût à Dieu, madame! mais malheureusement ce que je vous dis est la vérité.

MADAME VANNIER.

Que signifie?...

HENRI.

Mademoiselle Marguerite vient de me déclarer positivement que des raisons qu'elle ne pouvait me faire connaître, la forçaient de rompre notre mariage.

MADAME VANNIER.

Allons donc!

MARGUERITE.

Oui, ma mère.

MADAME VANNIER.

Mais c'est impossible, cela! Il n'y a qu'un instant, Marguerite causait avec son père et moi de cette union, de son bonheur. Elle me parlait de son affection pour vous; elle remerciait le ciel de l'avoir faite si heureuse, et maintenant..... Non, vous dis-je, Henri, c'est impossible. N'est-ce pas, Marguerite? Allons, avoue que c'est une épreuve que tu as voulu faire subir à ton fiancé : épreuve cruelle et blâmable, car il ne faut jamais, mon enfant, jouer avec une affection sincère, pour le stérile plaisir de s'en assurer. Tu vois tout le chagrin que tu as fait à Henri. Il est temps que ce jeu cesse. Donne-lui la main et fais la paix avec lui. Allons... allons!

MARGUERITE.

Ma mère, je vous supplie de croire que tout ce qui s'est passé... n'est point un jeu.

MADAME VANNIER.

Que dites-vous?

HENRI, avec désespoir.

Vous l'entendez, madame?

MADAME VANNIER.

Est-ce que tu as quelque chose à reprocher à Henri?

MARGUERITE.

Rien, ma mère, je vous le jure!... monsieur Regnard a toujours été plein d'égards et de respect pour moi.

MADAME VANNIER.

Eh bien, alors, je ne vois pas...

MARGUERITE.

C'est le plus digne, le plus loyal des hommes... et cependant... je ne saurais l'épouser.

MADAME VANNIER.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, il y a une heure, consentiez-vous à cette union, et maintenant vous y refusez-vous?

MARGUERITE.

Je ne puis vous répondre, ma mère.

MADAME VANNIER.

Ah! Marguerite, prenez garde! vous commencez à lasser ma patience... Vous êtes folle, sans doute, car il serait difficile d'expliquer autrement une conduite pareille vis-à-vis de vos parents et d'un galant homme. . Tenez, Henri, laissez-nous un instant... Probablement confiera-t-elle à sa mère ce qu'elle a refusé de vous dire, à vous... Soyez tranquille, mon ami, je suis sûre qu'il ne s'agit que d'un caprice, auquel je ne comprends vraiment rien, mais dont j'aurai facilement raison, je vous le promets.

HENRI.

Ah! madame!... parlez-lui... parlez-lui bien!... tout mon espoir est maintenant en vous!... Vous savez combien je l'aime!... tâchez de vaincre sa résistance!... Et vous, Marguerite... je ne vous demande qu'une chose.. c'est de penser à ce que je vais souffrir!

(Il sort.)

SCÈNE IX

MADAME VANNIER, MARGUERITE.

MADAME VANNIER.

Et maintenant, mademoiselle, me direz-vous ce que signifie votre conduite?... Expliquez-vous, mademoiselle.

MARGUERITE.

Ma mère... je vous en supplie. . pour moi... pour vous... ne me demandez rien!...

MADAME VANNIER.

Pour moi, dites-vous?... Et qu'ai-je à faire dans tout ceci?

MARGUERITE.

Ma mère!

MADAME VANNIER.

Si vous ne voulez pas me répondre, je vais prier votre père de vous interroger... Peut-être n'oserez-vous pas résister à sa volonté.

MARGUERITE.

C'est inutile, ma mère, je vais tout vous dire, puisque vous l'exigez... Vous savez qu'il y a quelques instants, lorsque mon père est arrivé, vous m'avez renvoyée, disant que vous aviez à causer d'affaires avec lui.

MADAME VANNIER.

En effet.

MARGUERITE.

Mon père ajouta que vous alliez parler de mon bonheur... Cédant à un mouvement de curiosité, qui me coûtera bien des larmes, je crus ne pas faire mal en écoutant votre conversation... et j'entendis...

MADAME VANNIER.

Eh bien?

MARGUERITE, fondant en larmes.

Ah! ma mère!... pardonnez-moi!

MADAME VANNIER, à part.

Elle sait tout. (Haut.) Continuez, mademoiselle.

MARGUERITE.

Comment! vous voulez...

MADAME VANNIER.

Sans doute, car jusqu'ici je ne vous comprends pas encore.

MARGUERITE.

Des réflexions cruelles se sont présentées à mon esprit... Il m'a semblé que je n'étais pas aussi riche qu'Henri le croyait,

et que je le croyais moi-même... que cette fortune, sur laquelle il doit pouvoir compter, n'était pas réelle... qu'enfin, en l'épousant dans de pareilles conditions, je trompais sa confiance. Alors, j'ai résolu de sacrifier mon amour à mon devoir... je succomberai peut-être à ce sacrifice... mais Henri n'aura rien à me reprocher... Voilà le secret de ma conduite, ma mère, secret que je ne pouvais confier qu'à vous!

MADAME VANNIER.

Fort bien, mademoiselle... Ainsi, vous vous érigez en juge de notre conduite... vous pensez que nous sommes capables de commettre une indélicatesse envers notre gendre?

MARGUERITE.

Ma mère, je n'ai ni le droit ni l'audace de vous juger; mais je dois, avant de me donner à un homme que j'estime, m'interroger sévèrement et me demander si je suis digne de son amour et de sa confiance... Eh bien, cet homme, qui va être mon mari, pensait, en m'épousant, trouver une dot qui pouvait l'aider dans ses entreprises, assurer l'avenir, servir de patrimoine à ses enfants... or, cette dot, je ne l'ai que sur un contrat, et ce contrat est fait de telle manière qu'il ne puisse la toucher intégralement. C'est là une méchante action que je ne veux pas commettre.

MADAME VANNIER.

Marguerite!

MARGUERITE.

Vous n'avez agi ainsi que par bonté pour moi, je le sais... Votre désir de consacrer mon mariage avec l'homme que j'aimais a pu seul vous guider. Aussi, je vous remercie de vos efforts, ma mère, mais je n'épouserai Henri que s'il connaît ma véritable position et qu'il persiste alors dans sa demande. Et cependant... je l'aime bien, allez!

MADAME VANNIER.

Ma chère Marguerite, vous agissez en enfant et vous ignorez la portée de l'acte que vous voulez accomplir... Lorsqu'on connaîtra cette rupture, on saura parfaitement qu'elle ne vient pas du côté d'Henri, car il est trop généreux pour ne pas dire la vérité. On pensera donc nécessairement que nous

avons appris quelque action indigne qui nous force à rompre un mariage si avancé... Vous voulez sauver Henri, vous le perdez!... Et quelle honte pour nous tous!... quel scandale!... Cet éclat empêchera à tout jamais un mariage pour vous et fera le désespoir de votre père!... Voulez-vous, Marguerite, assumer une pareille responsabilité?

MARGUERITE.

Mon Dieu! ce que vous me dites là m'effraye!

MADAME VANNIER.

Pas de susceptibilité exagérée ni de faux point d'honneur! En somme, Henri a-t-il le droit de se montrer bien exigeant? Il n'a ni fortune ni position.

MARGUERITE.

Son mariage lui en faisait une.

MADAME VANNIER.

Alors ce serait l'intérêt qui l'aurait guidé. Il ne faudrait pas, dans ce cas, le regretter beaucoup.

MARGUERITE.

Mais je suis sûre de son amour.

MADAME VANNIER.

Alors l'argent est peu de chose pour lui, et il vous épouserait quand vous ne seriez qu'une pauvre ouvrière. Voyez son frère.

MARGUERITE.

Ma mère... je ne sais que vous répondre. Vous avez sans doute raison; mais il y a en moi une voix qui me dit que ce serait mal d'agir autrement que je ne le fais.

MADAME VANNIER.

C'est votre dernier mot?

MARGUERITE.

Oui... ma mère.

MADAME VANNIER.

Eh bien, soit! Puisque vous êtes sourde aux prières, aux

conseils de votre mère, je ne m'oppose plus à rien. Seulement là, tout à l'heure, dans ce salon, devant tous, c'est moi qui dirai : Messieurs, ce mariage n'a pas lieu, ce contrat ne peut être signé, parce que c'est moi qui l'ai fait dresser et qu'il paraît que c'est un chef-d'œuvre de mensonge et de duplicité, un ensemble de manœuvres perfides pour tromper un jeune homme, un piége où j'ai voulu prendre son inexpérience. Vous pensiez tous que j'étais une honnête femme, vous vous trompiez. Ma fille m'a jugée autrement, ma fille m'a condamnée. C'est donc à moi qu'il faut vous en prendre, c'est moi qu'il faut accuser, c'est moi la coupable; méprisez-moi, messieurs, car c'est l'avis de ma fille!

MARGUERITE, avec une vive émotion.

Oh! vous ne ferez pas cela!

MADAME VANNIER.

Je le ferai, je vous le jure. Alors d'un mot tout s'écroulera : l'affection de mon mari, l'estime de mes amis, ce qui fait à une femme la vie douce et heureuse. Et vous serez contente, Marguerite, car vous n'aurez rien à vous reprocher que le malheur de votre mère.

MARGUERITE, poussant un cri.

Oh! c'est impossible!

MADAME VANNIER.

Choisissez donc : ou ce mariage ou ma honte.

MARGUERITE, après un grand silence et d'une voix abattue.

Vous êtes ma mère... vous devez être respectée... J'épouserai monsieur Regnard.

MADAME VANNIER.

Bien, Marguerite; plus tard vous me remercierez.

(Elle remonte au fond.)

MARGUERITE, à part.

Et toi, Henri, me pardonneras-tu?

MADAME VANNIER.

Venez donc, mon cher Henri, venez donc, tout est arrangé.

SCÈNE X

HENRI, MADAME VANNIER, MARGUERITE.

HENRI.

Est-il vrai, madame? Ah! Marguerite, de grâce, dites-moi si je puis encore espérer votre main?

MARGUERITE.

Vous avez entendu ma mère, monsieur Henri; rien ne s'oppose plus à notre mariage.

HENRI.

Ah! merci, Marguerite! merci, madame!

MADAME VANNIER.

Ah! cela n'a pas été sans peine. Vous ne vous douteriez jamais des motifs qui la poussaient à la révolte entre nos projets et son amour.

MARGUERITE.

Ma mère, qu'allez-vous dire?

MADAME VANNIER.

La vérité, tout simplement. On gagne toujours à être sincère. D'ailleurs il faut que ton mari soit au courant de ce qui s'est passé; car Dieu sait ce qu'il s'est imaginé, peut-être!

HENRI.

Madame, croyez bien...

MADAME VANNIER.

Figurez-vous que mademoiselle ma fille s'était avisée de relire son contrat de mariage, et, en jurisconsulte habile, elle avait examiné si sa dot était suffisamment garantie pour vous, si réellement nous vous donnerions ce que le contrat promettait, si nous étions enfin d'honnêtes gens. Il paraît qu'elle avait trouvé le contraire, puisque, les larmes aux yeux, elle m'a avoué ses scrupules, disant que jamais elle ne vous épouserait si nous ne vous mettions soixante billets de mille francs dans la main.

HENRI.

Voilà vos seules raisons, Marguerite?

MADAME VANNIER.

Les voilà. Qu'en pensez-vous?

HENRI.

Je pense, madame, qu'il est impossible que mademoiselle votre fille ait pu croire un instant que sa fortune était pour quelque chose dans la recherche que j'ai faite de sa main. Non, Marguerite, je le dis devant votre mère, je vous aime pour vous, pour votre esprit, pour votre cœur. Le sentiment qui vous dictait votre conduite ne provenait que d'un excès de délicatesse, qui me touche profondément. Mais, soyez tranquille, ce qui est fait est bien fait.

MADAME VANNIER.

Merci, Henri. Eh bien, mademoiselle Marguerite, vous reste-t-il quelque objection, quelque scrupule? Êtes-vous satisfaite?

MARGUERITE.

Oui, ma mère, je suis heureuse.

SCÈNE XI

HENRI, VANNIER, MADAME VANNIER, MARGUERITE.

VANNIER.

Bonjour, Henri.

HENRI.

Bonjour, mon cher monsieur Vannier; vous êtes arrivé en bonne santé?

VANNIER.

Dieu merci, je me porte à merveille. Eh bien, voici le grand moment. Le cœur vous bat-il?

HENRI.

Oui, monsieur, mais de bonheur.

VANNIER.

Vous connaissez le contrat?

HENRI.

J'en ai entendu hier la lecture.

VANNIER.

Il vous convient?

HENRI.

Parfaitement.

VANNIER.

Tant mieux. Ma foi, nous ne sommes pas très-riches, mais nous avons du courage, nous travaillerons et nous tâcherons de nous en tirer.

HENRI.

Soyez tranquille, monsieur, je vous réponds de moi.

VANNIER.

A la bonne heure. (A madame Vannier.) Dites-moi, chère amie, le notaire va venir, n'est-ce pas?

MADAME VANNIER.

Mais, je suppose. Du reste, nous n'avons encore personne d'arrivé. Il n'est que l'heure bien juste.

HENRI.

Georges et Narcisse ne peuvent tarder, ils doivent venir ensemble.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur et madame Georges Regnard!

SCÈNE XII

HENRI, GEORGES, VANNIER, MADAME VANNIER, MARGUERITE, GENEVIÈVE, puis NARCISSE.

MADAME VANNIER, à Georges.

Quelle exactitude!

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Narcisse Bianchon!

MADAME VANNIER.

C'est vraiment admirable!

GEORGES.

Des témoins, madame, cela se conçoit : nous rentrons dans la catégorie des personnages officiels.

NARCISSE.

Des habits noirs indispensables.

VANNIER.

J'ai été bien heureux, monsieur Georges, de voir dernièrement votre nom au *Moniteur*.

NARCISSE, en se balançant avec fatuité.

Oui, oui, nous avons été décoré. Après cela, il faut avouer que nous le méritions bien.

MADAME VANNIER, gracieusement, à Georges.

C'est, en effet, une distinction bien flatteuse.

GEORGES.

C'est un encouragement à mieux faire, madame.

GENEVIÈVE, à Marguerite.

Voulez-vous permettre que je vous embrasse, madame?

MARGUERITE, l'embrassant.

Chère Geneviève!

GEORGES, à Marguerite.

Je n'ai droit qu'à la main, voulez-vous me la donner? (Marguerite lui tend la main avec effusion.)

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur et madame Monniquet!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MONNIQUET, DENIZOT, MADAME MONNIQUET.

MONNIQUET.

Bonjour, Vannier. (A madame Vannier.) Madame, je vous présente

mes respects et mes félicitations. Bonjour, mes amis. (*A Marguerite.*) Bonjour, mademoiselle; bonjour, mon cher Georges. (*Apercevant Geneviève. — A part*) La voilà! (*Haut.*) Bonjour, ma chère madame. Mon cher Henri, je ne vous cache pas que je suis extrêmement satisfait.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Maître Denizot!

VANNIER, *au Notaire.*

Ah! maître Denizot, nous n'attendons plus personne. Nous sommes prêts.

DENIZOT.

A vos ordres, monsieur. (*Il va s'asseoir à une table, ouvre son portefeuille et prend le contrat.*) Comme j'ai eu l'honneur de lire, hier, le contrat aux futurs époux, s'il n'est pas survenu de part et d'autre de changements dans les dispositions prises, nous pouvons procéder à la signature.

MADAME VANNIER.

Toutes les clauses subsistent telles que vous les avez rédigées, monsieur.

DENIZOT, *à Marguerite.*

Alors, mademoiselle, veuillez prendre la peine de signer.

(*Marguerite émue et tremblante signe.*)

VANNIER, *à Henri.*

Allons, mon ami.

(*Henri va signer.*)

MONNIQUET.

Eh bien, monsieur mon neveu, cela devrait vous donner envie de vous ranger. Quand me ferez-vous l'honneur de me donner une jolie petite nièce?

NARCISSE.

Quand vous me ferez le plaisir de me donner une jolie petite dot.

VANNIER.

Allons, monsieur Monniquet.

MONNIQUET.

Avec plaisir.

(*Il va signer.*)

MADAME VANNIER, à madame Monniquet.

Eh bien, ma chère, vous prétendiez que jamais je ne marierais ma fille : il me semble que c'est fait ou à peu près...

MADAME MONNIQUET.

Je me suis trompée, ma chère.

LE DOMESTIQUE, rentrant.

Une lettre très-pressée pour madame.

MADAME VANNIER.

Donnez... C'est d'Octave.

(Elle ouvre la lettre, pâlit, pousse un cri étouffé, et tombe évanouie sur le fauteuil.)

MARGUERITE.

Grand Dieu! ma mère se trouve mal!... Henri, ma mère!...

Henri se précipite vers madame Vannier. — On s'empresse autour d'elle. — Marguerite ramasse la lettre.)

MARGUERITE, lisant.

« Ma chère cousine, un affreux malheur : à deux heures,
» une dépêche est arrivée, annonçant de mauvaises nouvelles.
» Toutes vos valeurs ont baissé; c'est vingt-cinq mille francs
» que vous perdez. » Oh! malheureuse! malheureuse!

(Elle présente la lettre à Georges qui la lit.)

GEORGES, bas, à Marguerite.

Les vingt-cinq mille francs seront demain chez votre mère.

MARGUERITE.

Comment?

GEORGES.

Je les prête à ma sœur.

MARGUERITE.

Vous?

GEORGES.

C'est l'honneur de la famille!

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME

Une chambre très-simplement meublée.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, GENEVIÈVE.

Marguerite et Geneviève sont assises.

MARGUERITE.

Oui, ma bonne Geneviève, tout notre avenir dépend maintenant de la pétition qu'Henri a adressée au Ministre de la marine et de laquelle ton mari a bien voulu se charger. Nous sommes venus habiter ce petit logement et nous ne vivons que des visites que fait mon mari... visites bien pauvrement rétribuées, car dans ce quartier de l'île Saint-Louis, il y a bien des malheureux.

GENEVIÈVE.

Pauvre chère sœur!

MARGUERITE.

Que veux-tu? après l'épouvantable scène dont tu as été témoin, il fallait prendre un parti: nous l'avons pris. Ah! mon mari est bien le plus digne et le plus noble cœur que je connaisse! Pas un reproche, pas un murmure; sa tendresse pour moi n'a fait qu'augmenter. Et cependant.. c'est moi qui suis cause...

(Elle essuie ses larmes.)

GENEVIÈVE.

Courage, Marguerite, courage!

MARGUERITE.

Oh! j'en ai, va... et dans le voyage que nous allons probablement entreprendre, dans la nouvelle patrie que nous nous sommes choisie, Henri me trouvera toujours à ses côtés, patiente et courageuse.

GENEVIÈVE.

Ainsi, c'est bien décidé! vous voulez nous quitter?... quitter la France?

MARGUERITE.

Il le faut. Mon mari doit au tien vingt-cinq mille francs, il faut qu'il les lui rende.

GENEVIÈVE.

Marguerite!

MARGUERITE.

C'est une dette sacrée. A Paris, il faudrait trop de temps, ce départ est donc nécessaire. Et puis, dans les possessions françaises des Indes, il peut avec ses connaissances, son talent, se faire rapidement une position qui lui permettra de s'acquitter avec vous, mes bons amis, et de revenir en France glorieux et estimé.

GENEVIÈVE.

Devant de telles raisons, je n'ai plus rien à dire. Je connais tes susceptibilités. Mais enfin tu laisses ici de bien chères affections : ton père, ta mère...

MARGUERITE, *se levant.*

Geneviève! tais-toi, je t'en prie... Certes, malgré ses torts, j'aime ma mère, qui a toujours été bonne pour moi; mais maintenant je ne m'appartiens plus, je ne suis plus mademoiselle Vannier, je suis madame Regnard. Crois tu que ton mari réussira près du ministre?

GENEVIÈVE.

Je n'ose dire que je l'espère.

MARGUERITE.

Quand aurons-nous la réponse?

GENEVIÈVE.

Georges doit venir chez vous aujourd'hui.

MARGUERITE.

Ah! tant mieux! nous saurons enfin à quoi nous en tenir. C'est l'incertitude qui tue.

GENEVIÈVE.

Est-ce que je ne verrai pas ton mari avant de sortir?

MARGUERITE.

Tu pars déjà? Reste encore un instant. Henri a passé la nuit auprès d'un malade. Écrasé de fatigue, il s'est jeté sur son lit; mais je ne pense pas qu'il soit longtemps à s'éveiller. Il serait si désolé de ne pas t'avoir vue.

GENEVIÈVE.

Allons, soit. D'ailleurs, moi aussi, j'ai grand désir de lui serrer la main. Ton père est absent, je crois?

MARGUERITE.

Oui. Il est en Allemagne, où ses affaires l'appelaient.

GENEVIÈVE.

Et tu vois quelquefois ta mère?

MARGUERITE.

Rarement; elle se sent coupable devant moi, et notre position est fausse. J'entends Henri... ne parlons plus de cela.

SCÈNE II

HENRI, MARGUERITE, GENEVIÈVE.

HENRI.

Comment!... vous étiez ici, ma bonne petite sœur, et Marguerite ne me le disait pas. Ah! Marguerite, c'est bien mal!

MARGUERITE.

Je respectais votre sommeil, mon ami.

HENRI.

Ne savez-vous pas tout le bonheur que j'ai à vous voir? comment va Georges?

GENEVIÈVE.

Bien.

HENRI.

Et ma pétition?

GENEVIÈVE.

Il a aujourd'hui même audience du ministre.

HENRI.

Enfin! puisse-t-il réussir!

GENEVIÈVE.

Ingrat! vous êtes donc bien heureux de vous séparer de nous?

HENRI.

Oh! vous savez bien le contraire. Georges vous a tout appris, n'est-ce pas?

GENEVIÈVE.

Oui, mon ami.

HENRI.

Et vous m'approuvez?

GENEVIÈVE.

J'ai compris la gravité de vos motifs. Mais n'auriez-vous pu trouver un autre moyen que cet exil?

HENRI.

J'ai besoin d'oublier, ma bonne Geneviève; et d'ailleurs, dans notre vieille Europe il est difficile de faire fortune, tandis qu'aux Indes je finirai bien par amasser quelques milliers de piastres, et alors je reviendrai vous embrasser tous et faire danser vos enfants sur mes genoux.

GENEVIÈVE.

Mon bon Henri!... Et quand comptez-vous partir?

HENRI.

J'attends aujourd'hui ma nomination, et nous partons ce soir.

MARGUERITE.

Ce soir?

HENRI.

Oui, ma chère amie.

GENEVIÈVE.

Alors je vais courir vite chez moi, où l'on m'attend, et je reviens aussitôt, car je veux passer cette dernière journée près de vous, mes amis.

HENRI.

Allez, ma bonne sœur. Et toi, Marguerite, fais-moi donc le plaisir de descendre avec Geneviève et de passer chez Bianchon. Tu remettrais cette lettre à son concierge.

MARGUERITE.

Oui, mon ami.

GENEVIÈVE, à Henri.

Henri, vous avez là une digne femme.

(Elles sortent.)

SCÈNE III

HENRI, seul.

Pauvre femme!... Elle n'a pas murmuré quand je lui ai parlé de quitter la France... elle a compris qu'il fallait partir, qu'elle me devait son amour, et que là-bas, sur la terre d'exil, j'aurais besoin plus d'une fois de sa voix pour m'encourager, de sa main pour me soutenir. Ah! ce m'est une suprême consolation dans mon malheur, de penser que j'ai à mes côtés cet ange de dévouement et de tendresse. Certes, sa présence est douce à mon cœur; mais quand je regarde l'abîme où ce mariage m'a précipité, ah! je m'indigne et je maudis le sort! Quoi! je n'ai pas vu ce réseau dont on enveloppait mon inexpérience? Non!... je n'ai rien deviné, et maintenant, plus d'avenir!... Me voilà enchaîné, plongé dans la misère, presque déshonoré, car sans Georges tout était perdu! Ah! Marguerite, aime-moi bien, car ces douleurs, ces humiliations, c'est pour toi et par toi que je les supporte. Enfin, peut-être Dieu aura-t-il pitié de moi et me soutiendra-t-il dans la nouvelle route que je me suis tracée!... Mais la journée s'avance, Georges va venir, il aura certainement ma nomination; allons donc terminer mes préparatifs de départ.

(Il remonte la scène. — La porte s'ouvre : entre madame Vaunier.)

SCÈNE IV

HENRI, MADAME VANNIER.

HENRI.

Madame Vannier!

(Madame Vannier s'arrête et semble comprimer son émotion

MADAME VANNIER.

Vous m'avez écrit ce matin, monsieur?

HENRI, *froidement.*

Il est vrai, madame.

MADAME VANNIER.

Dans cette lettre... vous m'annoncez que vous quittez la France?

HENRI.

En effet.

MADAME VANNIER.

Et vous partez... seul?

HENRI.

Non, madame. Marguerite m'accompagne.

MADAME VANNIER.

Vous emmenez ma fille!

HENRI.

Je pars avec ma femme.

MADAME VANNIER.

C'est impossible!

HENRI.

Impossible? Et pourquoi?

MADAME VANNIER.

Parce que je ne veux pas.

HENRI.

Vous ne voulez pas! Et de quel droit, s'il vous plaît?

MADAME VANNIER.

Du droit qu'a toute mère à qui on enlève son enfant.

HENRI.

Et moi, madame, fort de celui que la loi me donne, je veux que Marguerite parte : elle partira.

MADAME VANNIER.

Monsieur!

HENRI.

Marguerite est ma femme, et, à ce titre, doit me suivre partout où il me semble bon de la conduire.

MADAME VANNIER.

Oh! je saurai bien empêcher... (Mouvement d'Henri.) Monsieur, je suis sa mère!

HENRI.

Eh! madame, il fallait songer plus tôt aux obligations que ce nom sacré vous imposait, et ne pas nous réduire à cette terrible extrémité.

MADAME VANNIER.

J'ai été coupable, monsieur, je le sais.

HENRI.

Vous venez maintenant me parler de votre fille; y songiez-vous, quand, pour satisfaire votre orgueil, pour paraître aux yeux du monde plus que vous n'étiez réellement, vous n'avez pas craint de compromettre dans de misérables spéculations l'honneur de votre fille et le mien?

MADAME VANNIER.

Monsieur!...

HENRI.

Ah! vous m'entendrez, madame. Cet entretien est peut-être le dernier que nous aurons ensemble, il faut que je m'explique. Vous êtes de ces femmes, victimes d'une mauvaise éducation, qui n'ont d'estime que pour ce qui brille, qui se créent des besoins au-dessus de leur position; qui, s'imaginant que le monde n'a de considération que pour la fortune, emploient tous les moyens pour faire croire à une richesse qu'elles n'ont

pas. Pour ces femmes, éblouir est tout. Vous étiez pauvre, et vous vouliez qu'on vous crût riche. Pour cela, que faire? Votre mari, bon et faible, vous gênait : vous l'avez anéanti ; vous vous êtes faite le chef de la communauté. Vous avez agioté, vous avez joué à la Bourse, vous vous êtes compromise dans de sordides spéculations, dans d'indignes trafics; vous n'étiez plus ni mère, ni épouse, ni femme, vous étiez joueuse!

MADAME VANNIER.

Monsieur !...

HENRI.

Le beau rôle, vraiment!... Mais comme vous étiez heureuse, aussi, quand vous entendiez dire autour de vous : « Madame Vannier est riche! quelles toilettes! quel appartement! Oh! ce sont des gens qui sont dans leurs affaires! Le gendre qui entrera dans un pareil nid sera bien heureux!... » Et ces sottises vous réjouissaient, cet encens grossier vous montait à la tête, votre vanité était satisfaite; vous triomphiez, vous écrasiez vos rivales!... la femme du notaire ou la femme du banquier! Ah! misère!... Cependant votre fille grandissait... il fallait l'établir. Comment faire? on est positif à notre époque; et vous ne pouviez, madame, assurer à votre gendre un capital sérieux... vous me fîtes donc signer un contrat dérisoire...

MADAME VANNIER.

Monsieur!

HENRI.

Oui, madame. Or, voyez ce qui est arrivé. Non-seulement vous n'aviez pas cette fortune dont vous faisiez parade, mais encore vous vous trouviez sous le coup d'une dette de jeu de vingt-cinq mille francs, que vous ne pouviez payer. Ainsi, voilà nos espérances d'avenir renversées, votre mari ruiné, votre nom, celui de votre femme et le mien déshonorés! Sans Georges, nous étions perdus! Mais les Regnard sont de bonne race, madame; ils sont de cette vieille et austère bourgeoisie qui met la probité au-dessus de tout. Georges est venu à mon secours, il m'a sauvé, et vous devez maintenant comprendre, madame, pourquoi nous partons.

MADAME VANNIER.

Vos paroles sont cruelles, monsieur, et je les mérite. Oui...

je suis bien coupable..... mais m'arracher ainsi ma fille, me laisser seule, quand, depuis son enfance, je suis accoutumée à la voir près de moi, quand je puis mourir, mourir loin d'elle!.... Oh! vous ne ferez pas cela? Vous me la laisserez, n'est-ce pas, monsieur? Oh! je sais bien que vous êtes le maître, que je n'ai aucun droit. Nous élevons une enfant pendant vingt ans avec tous nos soins et tout notre amour, puis un homme vient qui nous la prend. C'est la loi, c'est la justice. Je ne me plains pas, j'ai eu tous les torts; mais, quand vous parlez de me prendre mon enfant, l'amour maternel se réveille en moi avec toutes ses angoisses et toutes ses tendresses, et je viens vous dire en pleurant : Henri, pardonnez-moi! et, par pitié, laissez-moi ma fille!

HENRI.

Non, madame. Je vous ai dit ma volonté, elle est inébranlable. Marguerite me suivra, et cette séparation, résultat de votre conduite, sera votre châtiment.

MADAME VANNIER, en pleurant.

Oh! mon Dieu!.... mon Dieu! ...

HENRI.

Quand ma femme rentrera, vous lui ferez vos adieux.

MADAME VANNIER.

Rien ne peut donc vous toucher, ni mes larmes, ni mon désespoir?

HENRI.

Laissez-moi réparer vos fautes.

MADAME VANNIER.

Mais du reste, monsieur, je connais le cœur de Marguerite.... elle ne consentira pas à me quitter.

HENRI.

Demandez-lui, madame..... la voilà.

SCÈNE V

HENRI, MARGUERITE, MADAME VANNIER.

MADAME VANNIER.

Ma fille! Marguerite..... n'est-ce pas que tu ne veux pas partir?... n'est-ce pas que tu ne veux pas abandonner ta mère?...

HENRI.

Marguerite, je ne prétends en rien forcer votre volonté; vous êtes libre. Vous savez les motifs sacrés qui me forcent à m'expatrier. Venez avec moi, et mon cœur se réjouira; restez, et je me sens assez fort pour supporter l'exil. Je travaillerai en pensant à vous, et je vous demande seulement de garder votre amour. Je ne veux point vous placer entre votre mère et moi... je partirai sans une plainte.

MARGUERITE.

Merci, mon ami. Je reconnais encore là votre délicatesse et votre générosité. Aussi vais-je répondre loyalement. Je vous aime, ma mère, et ne vous juge pas. Mon cœur se brise en pensant à cette séparation cruelle; mais quand je regarde à mes côtés, j'y vois un homme qui n'a pas hésité à sacrifier pour vous, pour mon père, ses amis, sa patrie, son avenir peut-être. Cet homme pourrait exiger, et il prie; il pourrait tout demander à la force, il demande tout à l'amour; aussi, moi, sa femme, je lui réponds en lui tendant la main: Henri, je vous aime; Henri, je vous suivrai. Et vous, ma mère, vous me pardonnerez, car vous savez que j'obéis à d'impérieux devoirs, et qu'en agissant ainsi, j'agis en honnête femme.

HENRI.

Chère Marguerite!....

MARGUERITE.

Ma mère. ... c'est seulement un temps d'épreuves à passer, et Dieu permettra qu'Henri et moi nous revenions pour vous aimer encore.

SCÈNE VI

LES MÊMES, GEORGES, GENEVIÈVE.

(Madame Vannier, écrasée de douleur, tombe sur une chaise et pleure en silence. Marguerite et Geneviève l'entourent.)

GEORGES.

Henri!

HENRI, courant à lui.

Georges!

GEORGES, tirant un pli cacheté de sa poche.

Voilà ta nomination.

HENRI.

Merci, frère.

GEORGES, avec une émotion qu'il cherche à dissimuler.

Ainsi... tu... n'as pas... changé d'avis?

HENRI.

Non.

GEORGES.

Du reste... tu as raison... C'est bien, ce que tu fais là... mais cependant... si tu avais voulu.

HENRI.

Georges... tu sais bien que c'est impossible.

GEORGES.

Oui, c'est vrai... c'est impossible... Qu'est-ce que je dis donc, moi?... Mais c'est égal... quand on ne s'est jamais quitté...

HENRI.

Ah! frère!... aie pitié de moi!

GEORGES.

Allons... embrasse-moi! (Henri se jette dans les bras de son frère. — Georges s'essuie les yeux.) Maintenant... c'est fini... (D'une voix ferme.) Bon courage! (A madame Vannier.) Voilà votre ouvrage, madame!

SCÈNE VII

LES MÊMES, MONNIQUET.

MONNIQUET.

On peut entrer?

TOUS.

Monsieur Monniquet!

MONNIQUET.

Serviteur, mesdames. Bonjour, Georges; bonjour, Henri. Eh bien! mais je crois que j'arrive dans un mauvais moment... Vous avez tous des figures bouleversées... Qu'y a-t-il donc?

HENRI.

Excusez-moi, monsieur, mais un prompt départ...

MONNIQUET.

Vous partez?

HENRI.

Oui, monsieur. Je vais aux Indes tenter la fortune. J'ai une commission du ministre, et ce soir...

MONNIQUET.

Vous êtes fou, Henri!... Partir! et pourquoi cela?

HENRI.

Des exigences... cruelles...

MONNIQUET.

Et moi, qui venais vous proposer une affaire superbe!

HENRI.

Comment?

MONNIQUET.

Figurez-vous que ce matin, en ouvrant mon journal, je lis ceci : (Il tire un journal de sa poche.) « A céder une superbe maison de santé à Saint-Mandé; bénéfice net, quinze mille francs. Prix : cent cinquante mille francs. » — « Mais voilà l'affaire d'Henri! » m'écriai-je.

HENRI.

Monsieur, si c'est un jeu, il est cruel.

MONNIQUET.

Un jeu? mais pas le moins du monde. Je suis très-sérieux. Vous êtes médecin, vous êtes jeune, vous êtes habile, mais vous n'avez rien. Moi, je suis vieux, je suis riche et j'offre de vous commanditer. Ça se voit tous les jours cela, que diable!

MARGUERITE.

Ah! monsieur, que vous êtes bon!

GEORGES.

Un mot, je vous prie, Monniquet. (Il le prend à part.) Ah çà! voyons, voyons... croyez-vous que nous allons accepter?...

MONNIQUET.

Monsieur... mon gendre, vous n'avez pas voulu de dot pour ma fille, et moi je me suis promis de lui en donner une. Je la place sur la tête de votre frère. Sapristi! vous ne m'empêcherez peut-être pas de disposer de mon argent!

GEORGES, lui serrant la main.

Tenez, vous... vous êtes un brave homme!

MONNIQUET, haut.

Eh bien, voyons, Henri, ça vous va-t-il?

HENRI.

Monsieur, vous me rendez la vie, l'honneur. Que voulez-vous que je vous dise?

MADAME VANNIER.

Et moi, monsieur, vous me rendez ma fille!

MONNIQUET.

Voyons, mes amis, n'exagérez pas. Si en effet je vous oblige, Henri, je fais aussi un bon placement. Ce qui rapportait quinze mille francs dans les mains d'un autre, dans les vôtres rapportera le double. Dix ans de travail, et vous ne me devrez plus rien.